



ASSOMPTION

L'HYMNE des premières vêpres de la fête de l'Assomption de Notre-Dame est une merveille, œuvre du pape Pie XII qui a promulgué ce dogme en 1950.

Au cœur et à l'apogée de son règne, ce Pape qui avait reçu la consécration épiscopale le 13 mai 1917, le jour de la première apparition de Notre-Dame à Fatima, paraissait « prédestiné » à accomplir les « petites demandes » de Notre-Dame. Cette poésie le laisse pressentir.

« Dieu veut établir dans le monde la dévotion au Cœur Immaculé de Marie » qui est au Cœur de la Sainte Trinité !

Dieu, un seul Dieu, en trois Personnes divines, Père, Fils et Saint-Esprit, Dieu veut établir dans le monde la dévotion au Cœur Immaculé de Marie, une personne humaine que l'hymne chante, « Première » :

O Prima, Virgo, prodita,

E Conditoris Spiritu,

*Ô Vierge, la première, exhalée
du souffle du Créateur.*

Prædestinata Altissimi,

Gestare in alvo Filium,

Prédestinée du Très-Haut, à porter dans son sein le Fils.

Ainsi, depuis l'origine, avant la naissance du monde, Elle est là, déjà « exhalée du souffle du Créateur », c'est-à-dire « conçue » par Dieu, non pas par engendrement, ni par Création, mais par « spiration ».



Assomption de la Très Sainte Vierge,
église de Winkel (Alsace).

Ainsi, la Vierge est présente auprès du Très-Haut, « prédestinée », c'est-à-dire qu'elle existe déjà avant d'avoir reçu cette destination de la parole de l'Ange, prédestinée à porter dans son sein le Fils du Très-Haut, deuxième Personne de la Sainte Trinité.

Depuis longtemps, Dieu pensait à Elle, la concevait « pleine de grâce », habitée du Saint-Esprit, fille Immaculée du Très-Haut, mère du Verbe, son Fils.

*Tu perpes hostis femina,
Prænuntiata dæmonis,
Ô toi, Femme ennemie
perpétuelle du démon,
annoncée d'avance,*

Cette Vierge Immaculée, issue du souffle du Créateur, est l'humiliation de Satan. Elle est la revanche que Dieu remportera par la victoire

d'une Femme dont il est écrit qu'Elle lui écrasera la tête : « *Ipsa conteret caput tuum.* » (Gn 3, 15)

Oppleris una gratia Intaminata origine.

Seule comblée de grâce, Immaculée dès l'origine.

Évidemment, pour une telle « offensive », il faut bien que la Vierge ait des forces tout à fait divines. Elle est l'Immaculée Conception, donc inaccessible à l'Adversaire « dès l'origine ». Où se situe l'origine de la Vierge Marie ? Mystère.

NOTRE-DAME DU ROSAIRE

Tu ventre Vitam concipis,

Vitamque ab Adam perditam.

Dans ton sein tu conçois la Vie

Et rétablis la vie perdue par Adam.

*Diæ litandæ Victimæ
Carnem ministrans, integras.
De la divine Victime du sacrifice,
Ministre de la Chair.*

C'est le sacrifice de la Croix, de toute éternité
décidé par Dieu, et accepté, attendu par la Vierge
Marie, servante du Seigneur en cet office.

*Mercès piaclo debita,
Devicta mors te deserit.
Salaire dû au crime,
La mort vaincue s'éloigne de toi,
Almique concors Filii
Ad astra ferris corpore.
Et un seul Cœur avec le doux Fils
Avec ton corps tu es transportée aux Cieux.*

Après avoir partagé la mort rédemptrice de Jésus sur
la Croix, en expiation de nos péchés dont ils se sont
revêtus l'un et l'autre, dans une inhabitation mutuelle
de leurs deux cœurs, il ne pouvait être question d'une
deuxième mort pour Marie !

Depuis que Jésus est monté au Ciel, le jour de
l'Ascension, elle ne songe plus qu'à le rejoindre, et la
mort n'a plus d'empire sur Elle pour l'en empêcher.

*Tanta coruscans gloria,
Natura cuncta extollitur,
Illuminée de tant de gloire,
la nature entière est exaltée,
In te vocata verticem,
Decoris omnis tangere.
appelée en toi à toucher le sommet de toute beauté.*

En cette fête du 15 août, où nos sœurs déploient
tous leurs talents de fleuristes pour garnir nos autels,
nous comprenons que leurs bouquets s'accordent bien
avec la gloire et la beauté qui ruissellent sur le visage
de la Vierge Marie, dans son Cœur et tout son être
et, au-delà de son être, dans le cortège innombrable
des martyrs, des vierges, des confesseurs, des pénitents,
des solitaires qui, aujourd'hui, reconnaissent en elle
leur Mère, leur Étoile. Ainsi toute la terre est revêtue
de sa beauté sans, évidemment, qu'aucune tache de
la terre n'éclabousse l'Immaculée.

*Ad nos, triumphans, exsules,
Regina, verte lumina,
Dans ton triomphe, ô Reine,
tourne vers nous exilés, la lumière du Ciel.
Cæli ut beatam patriam,
Te, consequamur, auspice.
Afin que nous atteignions
la bienheureuse Patrie, sous ton auspice.
Jesu, tibi sit gloria,
Qui natus es de Virgine,
Cum Patre, et almo Spiritu,
In sempiterna sæcula. Amen.*

*À vous, Jésus, soit la gloire,
Qui êtes né de la Vierge,
Avec le Père et le Doux Esprit
Aux siècles éternels. Amen.*

Ainsi l'Immaculée Vierge Marie, personne humaine
sans égale, « *Prima* », la « *première* », est au centre de
la Sainte Trinité. Quel mystère ! Les trois Personnes
divines sont absolument suffisantes à constituer la per-
fection infinie de Dieu. Et cependant Dieu a « *conçu* »
la perfection de la *Grâce* pour la faire paraître au Cœur
même de ces trois divines Personnes dans le Cœur
Immaculé de Marie. Réjouissons-nous de ce mystère,
oubliant nos misères, nos tristesses, confiant nos inquié-
tudes à ce Cœur Immaculé, notre Perpétuel Secours.

Depuis le 8 décembre, fête de l'Immaculée Concep-
tion, jusqu'au 15 août, fête de son Assomption auprès
de son Fils, elle est la Reine du Saint Rosaire, au fil
des mystères joyeux et douloureux puis, enfin, glorieux,
que nous méditons en égrenant notre chapelet. La
Vierge Marie est appelée auprès de son Fils à partager
la gloire que lui rendent les anges et les saints.

NOTRE-DAME DES DOULEURS

À l'heure présente, la « bienheureuse Vierge Marie »
est cependant en grand chagrin parce que personne
ne fait cas de ses demandes, de sa bonté, de ses
tendresses, ni les bons ni les mauvais. Les bons conti-
nuent leur chemin mais sans embrasser la dévotion
réparatrice par laquelle son Cœur Immaculé arrache-
rait à l'Enfer les mauvais qui y tombent en masse
parce que personne ne prie pour eux. Alors qu'elle
l'a promis à Lucie, François et Jacinthe, le 13 juillet
1917, après leur avoir montré l'Enfer dans toute son
horreur : « *Si l'on fait ce que je vais vous dire, beaucoup
d'âmes se sauveront... Je viendrai demander... la communion
réparatrice des premiers samedis du mois.* » Ce qu'elle fit
le 10 décembre 1925, accompagnée de l'Enfant-Jésus
porté par une nuée lumineuse. Elle mit la main sur
l'épaule de Lucie et lui montra, en même temps, un
Cœur entouré d'épines qu'elle tenait dans l'autre main.
L'Enfant lui dit :

« *Aie compassion du Cœur de ta Très Sainte Mère
entouré d'épines que les hommes ingrats lui enfoncent à
tout moment, sans qu'il y ait personne pour faire acte de
réparation afin de les en retirer.* »

Ensuite, la Très Sainte Vierge dit :

« *Vois, ma fille, mon Cœur entouré d'épines que les
hommes ingrats m'enfoncent à chaque instant par leurs
blasphèmes et leurs ingrattitudes. Toi, du moins, tâche de
me consoler et dis que, à tous ceux qui, pendant cinq
mois, le premier samedi, se confesseront, recevront la Sainte
Communion, réciteront un chapelet en méditant les quinze
mystères du Rosaire, en esprit de réparation, je promets
de les assister à l'heure de la mort avec toutes les grâces
nécessaires pour le salut de leur âme.* »

(père Bruno de Jésus-Marie.

“ SAINTE ÉGLISE NOTRE MÈRE ”

L'ABBÉ DE NANTES, DÉFENSEUR DE LA FOI

APRÈS la conférence de frère François, qui nous a montré quelle révolution copernicienne la funeste réforme de Vatican II a opérée dans les institutions, les mentalités et les mœurs des catholiques, jusqu'à ébranler la Constitution même de l'Église (cf. *IL EST RESSUSCITÉ* n° 244, juin 2023, p. 5-20), il nous faut voir maintenant comment l'abbé Georges de Nantes, notre Père, s'est dressé à l'encontre de cette formidable apostasie, de toute la force de sa foi et de son amour de l'Église, non seulement en “*enfant légitime*” et en “*défenseur de la foi*” comme l'a qualifié le carme anglais Brocard Sewell (CRC n° 233, juin 1987, p. 23-24), mais en “*témoin véridique et fidèle*” de cette foi en l'Église.

Ce fut la “grande affaire”, le combat de sa vie, que nous devons retracer ici, en trois parties : *AVANT*, *PENDANT* et *APRÈS* le Concile. Avec, en introduction, un petit fait qui remonte au temps du Séminaire, extraordinairement figuratif de ce qui est venu ensuite.

Ô ÉGLISE SAINTE, À QUI IRIONS-NOUS ?

Pendant les vacances de l'été 1945, les séminaristes devaient préparer un sermon qu'ils auraient à prononcer durant l'année devant leurs confrères et supérieurs. « Une liste de sujets était affichée en juin, et chacun pouvait choisir. L'un d'eux me conquiert. C'était la parole de saint Pierre à Notre-Seigneur, quand tous l'abandonnaient après le discours sur le Pain de Vie : “*Seigneur, à qui irions-nous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle, et nous savons, et nous croyons que vous êtes le Saint de Dieu.*” Mais il me vint à l'esprit de reprendre cette parole magnifique pour l'adresser à la sainte Église, notre mère. »

En effet, au lendemain de la prétendue “Libération”, Georges de Nantes avait vu presque tous ses confrères séduits par l'attrait de la nouveauté progressiste et tentés de glisser dans le réformisme, « sans qu'ils se rendent compte de l'altération de leur caractère et de l'évanouissement de leurs convictions antérieures. Ils imaginaient qu'ils avançaient en sainteté et entraient davantage dans l'esprit de l'Église, à mesure qu'ils pensaient moins par eux-mêmes et acceptaient tout. Je ne me sentais pas absolument seul mais dangereusement en flèche, face aux tempêtes prochaines.

« Et me voilà devant mon papier, dans l'immobilité des grandes journées de chaleur et de solitude de Chônas. Le séminaire est loin. J'écris... C'est comme une lettre à mes Pères et à mes confrères que bientôt je devrai leur déclamer du haut de la chaire. Je sais ce que je veux leur dire : *Vous êtes*

l'Église, mes chers frères et mes Pères. Nous avons eu de petites et de grandes disputes, je ne sais pas la gravité que vous leur attribuez. Je vois bien que mon avenir se joue en ce moment. Mais se joue aussi le vôtre. Vous êtes en pleine évolution vers autre chose, et je ne sais pas si vous ne nous perdrez pas et n'êtes pas en train de perdre avec nous l'Église, du moins notre Église de France. Mais cela ne change rien à la substance des biens que nous avons en divin partage. Ô Église catholique, à qui irais-je, à qui irions-nous ? C'est Vous qui avez les paroles de la vie éternelle. Et nous savons, et nous croyons tous que vous êtes la chose de Dieu, l'œuvre du Seigneur, son Épouse bien-aimée, son sanctuaire. » (*MÉMOIRES ET RÉCITS*, tome II, p. 224-225)

Peut-on être davantage enfant de l'Église ? Et voilà comment la parole inspirée de saint Pierre fut pour le futur théologien de la Contre-Réforme, dans « cette fêlure qui devint brisure et faillit tourner à la dramatique cassure... une lumière sur ce que je devais penser, dire et faire ». Ces pensées, ces paroles, ces actions sont les nôtres aujourd'hui, plus que jamais.

LA PIRE MENACE SUR L'ÉGLISE

Cette “cassure” ne se produisit pas, puisque notre Père fut ordonné prêtre le Samedi saint 27 mars 1948. « L'important était le don qui m'était fait, en pleine validité, et le caractère inamissible dont je suis marqué pour l'éternité... C'était bien un “*Mystère de foi*” que cette assumption d'un homme ordinaire et misérable pécheur, au rang de prêtre du Très-Haut et de médiateur. » (CRC n° 6, mars 1968, p. 19)

Sa foi invincible en l'Église anime les articles d'*Amicus*, assurant la chronique de politique religieuse du journal “*ASPECTS DE LA FRANCE*” entre 1949 à 1952, et se conjugue admirablement, sous sa plume alerte et frémissante, avec le service du bien commun de la patrie, de nos patries, de toute la Chrétienté. Mais c'est dans sa dénonciation de la thèse prônée par le dominicain Yves Congar, dont le livre “*VRAIE ET FAUSSE RÉFORME DANS L'ÉGLISE*” venait de paraître, en décembre 1950, que Georges de Nantes se révèle déjà un maître. Dans la théorie du dominicain, admirateur de Luther, qu'il voulait imiter dans sa Réforme de l'Église, non du dehors en se faisant excommunier, mais du dedans en la faisant évoluer, *AMICUS* voit se profiler la «*grande mue de l'Église au vingtième siècle*» et démasque ce projet insensé :

1. Qui repose sur un mensonge. Le réformisme révolutionnaire qui fait florès en France au lendemain de la Libération n'a rien à voir avec le renouveau

de 1943, fruit de l'intelligence et de la charité catholiques, épanouies sous l'autorité tutélaire du maréchal Pétain. « *Qu'a changé la Libération ? Elle a divisé l'Église.* »

2. Qui prétend, au rebours de toute sagesse, avec ou sans le contrôle de la hiérarchie, exercer une fonction prophétique. « La fonction prophétique, expliquait le Père Congar, vise à faire comprendre le sens du temps, des courants et des mouvements qui se font jour dans l'Histoire. » Attention ! avertit AMICUS, dans la Bible, « *il y avait plus de prophètes de mensonges, complaisants à tous les pouvoirs, à tous les vices, que d'envoyés authentiques* ».

3. À quoi visent nos réformateurs-prophètes ? Rien moins qu'à sortir de ce qu'ils appellent le "ghetto catholique" et créer une Chrétienté nouvelle, dépouillée de ses revêtements anciens. Pour justifier une telle sortie, un tel dépouillement, ils font appel à une distinction dialectique entre "les structures" ou réalités essentielles de l'Église et "la vie", ses réalisations historiques. Mais qui va faire la part des choses, au nom de quoi ? « *C'est livrer le corps historique, l'état concret de l'Église à la critique du premier venu qui, par spéculation rationnelle, par illumination ou par instinct, prétendra imposer une autre détermination aux structures prétendument hors de cause !* »

« Vous m'accuserez, ajoutait AMICUS, de vouloir supprimer toute fonction prophétique, toute réforme ? Je répondrai que les réformateurs et les saints n'ont jamais fait cette distinction. Ils se sont contentés de refuser l'esprit du monde, l'invasion de certains défauts, les abus criants ; ils n'ouvraient pas l'Église au monde moderne, ils la ramenaient à Dieu et, dans ce retour, l'Église trouvait un renouveau nécessaire. Le danger que vous avez bien vu à propos de Luther, mon Révérend Père, je vous adjure de le considérer comme la pire menace qui pèse sur l'Église de notre temps. L'Église n'est pas une théorie abstraite, une structure subsistant par elle-même. Elle est une réalité vivante et indissociable. Son passé est fixé dans ses traits et ne peut lui être arraché, elle ne peut le renier ni en abandonner les vestiges et les documents. » (AMICUS, *UN PRÊTRE DE FRANCE*, articles de politique religieuse, 1949-1952, n°s 76-80)

Et notre Père concluait cet article prophétique en évoquant les eaux de Siloé qui, à Jérusalem, « *coulent doucement* » pour alimenter la Ville sainte de l'intérieur en cas de siège. Les mépriser reviendra à nous faire conquérir par nos ennemis, attirant sur notre sol « *les eaux puissantes du Fleuve [l'Euphrate] sur toute l'étendue de ton pays, ô Emmanuel* » (Is 8, 6-8).

L'abbé de Nantes profita de son voyage à Rome en juin 1951 à l'occasion de la béatification de Pie X pour dénoncer le livre de Congar au Saint-Office, auprès du cardinal Ottaviani, qui l'écoula avec

attention et interdit un second tirage de l'ouvrage. Mais le "réformisme" congarien ne fut pas condamné en tant que tel, et notre Père le vit avec angoisse gagner avec de plus en plus d'arrogance les sphères pensantes de l'Église de France tout au long des années cinquante.

LE MYSTÈRE DE L'ÉGLISE ET L'ANTICHRIST

C'est ce que, devenu curé de Villemaur, dans le diocèse de Troyes, il constatait dans son étude magistrale de trente-deux Lettres sur "LE MYSTÈRE DE L'ÉGLISE ET L'ANTICHRIST" : « *S'il s'agissait du communisme mondial et de ses adeptes, ou du fanatisme musulman, dont l'expansion devient formidable, on pourrait dire le danger depuis longtemps découvert et l'adversaire suffisamment démasqué. Mais il sera question ici d'une plus angoissante forme de domination diabolique, celle qui s'exerce au sein même de l'Église comme l'avait prédit saint Pie X et qui agit insidieusement sous son nom, par ses ministres et ses organes, souvent couverte par son autorité, mais toujours en accord et en faveur de ses ennemis du dehors. Toutes ces affirmations, je ne les lance pas à la légère, mais avec crainte et tremblement, parce qu'au bout de dix ans de recherche, je vois maintenant le mal dans sa profondeur.* » (LETTRE À MES AMIS n° 58, octobre 1959)

C'est une "mystique" nouvelle, faussement chrétienne, « *une doctrine apparemment inspirée par la foi mais qui en est la corruption, le progressisme, hérésie nouvelle plus grave que les pires du temps passé, qui ne cesse d'attirer à elle et d'entraîner de nouvelles âmes faute d'avoir été l'objet d'une claire définition et de condamnations absolues... Sonder cette dépravation est un calvaire intolérable : ils étaient nos frères et nous découvrons qu'ils ne le sont plus alors qu'ils le paraissent encore. Ils sont même acharnés à la perte de l'Église, notre commune Mère, alors qu'ils en vivent et parlent en son nom !* » (ibid.)

En cette heure de ténèbres, notre Père voulait éclairer non seulement les fidèles de sa paroisse, à qui il portait tous ses soins et qui était une image pour lui de la grande Église, mais aussi le cercle de plus en plus étendu de ses amis. « *Nous sommes dans l'Église comme dans une famille, une grande et heureuse famille*, écrivait-il en avril 1961 dans sa Lettre n° 86. *Notre demeure est belle ; nous en aimons les chants, les prières, les habitudes et jusqu'aux moindres détails. Tout nous émeut et nous captive parce que tout y entretient et renouvelle cette vie spirituelle qui est le trésor chrétien...* »

Tandis que le progressiste « *se passionne pour une certaine idée de l'Église et il est trop clair qu'il ne fait partie de cette Église catholique romaine, que pour travailler à la réformer et l'aligner sur l'idée qu'il s'en est forgée. Cela seul le passionne qui se*

rapporte à ses plans, à ses conceptions, tandis que tout le reste l'ennuie ou fait l'objet de ses railleries.»

L'amour qui brûle au cœur de l'Église est un amour jaloux, qui ne souffre pas de partage, comme notre Père le rappelle dans la Lettre n° 87 : « L'Église n'imitera jamais l'exemple de la Synagogue, partagée entre la fidélité à Yahweh et le culte des idoles, dieux de fécondité charnelle et de bénédictions uniquement terrestres. Épouse sainte et parfaite, elle ne songe qu'à former le Christ dans nos âmes pour nous élever à l'espérance de la vie éternelle... Si notre Église de France erre, toute désorientée, divisée, écartelée dans la poursuite de buts divergents, n'est-ce pas précisément parce que cela n'est plus admis ? »

On croirait entendre le prophète Élie, reprochant à son peuple de “clocher des deux jarrets”. Un exemple entre mille : « On organise dans toute la France paysanne, la Coupe de la joie, sur le thème : “pain, amour et fantaisie”, mais qui saura encore prêcher sur l'autre Pain, l'autre Amour, sans fantaisie malheureusement, qui seuls peuvent donner l'autre et vraie joie ? La “fête de la terre” mobilise prêtres et chrétiens ; on y célèbre la Messe, mais qu'est-ce que cette Terre que l'on veut fêter ? Fête-Dieu ancienne et fête de la Terre moderne appartiennent à deux univers. On dit qu'il faut les concilier ; en théorie, on peut tout joindre, mais dans l'espace d'un pauvre cœur humain et d'un esprit créé, le mélange n'est pas bon et sera toujours au détriment de l'œuvre surnaturelle. Alors, s'il faut choisir... » (n° 88, juin 1961)

« LE SECRET DU ROI. »

*De lettre en lettre, d'analyse en analyse, c'est tout un traité de l'Église qui s'élabore sous la plume de notre Père, non pas *in abstracto*, mais pris sur le vif, dans le concret des situations, et il le compose en fils ou en époux aimant, dévoué, qui observe les recommandations du médecin pour soigner ou conserver la santé de celle qu'il aime :*

« Leur affection véritable se fie aux conseils de celui qui sait. De même, nous admirons la Sainte Église, mais qui d'entre nous peut prétendre la connaître parfaitement et deviner ses besoins ? Qui peut se faire une idée exacte, totale, définitive, de l'Église de Dieu ? Personne assurément. Personne ne porte en soi, pas même le souverain et infailible Pontife, le plan, la définition de ce Mystère incarné. Comment donc l'aimer et l'aider, sinon en suivant les diverses lois et commandements qui en garantissent la vie, en expriment la vérité, en orientent le cheminement ? Le vrai chrétien aime et respecte les lois et institutions de l'Église avec un soin jaloux et humble, parce qu'il sait qu'elles expriment, mieux que tout, les

conditions de son être, de sa perfection, de son rayonnement. Faute de posséder lui-même tout le secret de cette vie prodigieuse, – c'est le secret du Roi, de l'Époux –, du moins comme un bon fils il en suit toutes les prescriptions avec soin. Cette piété, cette obéissance aimante, quelle preuve d'amour vrai ! » (Lettre n° 105)

Là encore, le contraste avec ceux qui prétendent réformer l'Église est flagrant. Et notre Père n'hésite pas à prendre un langage cru, un langage de prophète, pour se faire comprendre :

« Ils sont, qu'on excuse cette comparaison mais elle est plus éclairante qu'un long discours, comme l'amant qui assouvira son prétendu amour jusqu'en blessant, déshonorant, tuant cet être malheureux tombé en son pouvoir, ou encore, et c'est plus expressif encore, comme le dictateur tyrannique qui s'est fait “une certaine idée” du pays qu'il gouverne et le mutilé, le torture, pour enfin le remodeler à l'image de ce qu'il rêve. »

On était en pleine guerre d'Algérie, ou plutôt, au printemps 1962, déjà dans le crime d'abandon par de Gaulle de cette communauté historique à sauver, terre de Chrétienté aux prises avec l'islam. « Cette maîtresse, ce peuple, ne sont que le matériau dont il refuse de considérer l'âme, la dignité, la liberté ; dont il refuse d'entendre les cris de douleur, ni de voir les larmes de détresse. Ce qu'il aime c'est son idée à lui, c'est lui-même... Il y a de la même manière des hommes d'Église qui tuent l'Église pour la rendre conforme à l'idée, si belle, si fulgurante, qu'ils s'en font. »

Concluons cette première partie par un extrait de la Lettre n° 129, de janvier 1963. Notre Père se rend bien compte que la grande épreuve se prépare, parce que, au cours de la première session du Concile, la secte progressiste a déjà fait le coup de force, entraînant à sa suite une majorité incertaine. Que faire dans ce drame ? Réponse de celui qui est, pour quelques mois encore, curé de Villemaur :

« Demeurer fils fidèle de l'Église, dans la sérénité, soumis à elle dans tout ce qui convient, et avec un zèle redoublé par l'approche du péril, mais cependant inflexible, inaccessible au doute, aux compromis doctrinaux, ouvertement hostile mais à son rang aux corruptions et infiltrations de l'erreur, ennemi de toute trahison. Un MILES CHRISTI, qui résiste et s'oppose à l'immense complot révolutionnaire, au pourrissement progressiste, sans les confondre avec l'Église ni avec la hiérarchie. Et ainsi démasquer l'imposture, y faire obstacle... Maintenir sereinement tout ce qui est juste, vrai, bon, salutaire, tandis que nous accable la longue nuit, n'est-ce pas notre petite part, notre part sacrée à nous qui ne sommes rien ? »

« *Nous ne sommes rien* », mais lui, tel Daniel se dressant pour prendre la défense de Suzanne, l'épouse fidèle condamnée injustement par les anciens du peuple, en disant : « *Je suis innocent du sang de cette femme* », ne cessera de plaider la cause de l'Église notre mère tout au long du Concile.

JE CROIS L'ÉGLISE SAINTE

Au cours de ce même mois de janvier 1963, le curé de Villemaur eut connaissance d'un "schéma pirate" qui circulait parmi les Pères, composé par le théologien allemand Karl Rahner et son jeune complice Joseph Ratzinger, dont la lecture le laissa stupéfait : tout ce qu'il avait dénoncé dans ses *LETTRES SUR LE MYSTÈRE DE L'ÉGLISE ET L'ANTI-CHRIST*, était donné comme nouvelles définitions de la foi et de la mission de l'Église :

« *L'impression qu'il laisse est terrible, c'est celle d'un suicide de l'Église, d'une capitulation devant les autres religions ou idéologies de notre temps. C'est l'effacement et l'évacuation du mystère central de notre foi, celui du péché, de la rédemption par la Croix, du salut par l'Église seule. C'est l'adoption du sens de l'histoire, du progrès cosmique et technique, de l'internationalisme et du socialisme... Plus d'exclusive catholique ni même chrétienne, toutes les religions sont des "pédagogues" qui permettent aux hommes de faire leur salut et de concourir à l'unification du genre humain ; plus de puissance diabolique, plus de malice humaine, plus de ségrégation des brebis et des boucs. Voici enfin révélée la religion universelle, qui contient toutes les autres.* » (Lettre n° 132)

Mais l'Église mise ainsi au banc des accusés, c'était plus que l'abbé de Nantes ne pouvait supporter. Alors, deux mois plus tard, sa Lettre n° 134 portait en exergue : « *Je crois l'Église Sainte.* » C'est cette Lettre que son fervent disciple, frère Bruno, apprit par cœur pour la réciter au Séminaire des Carmes, et pour laquelle il se fit rabrouer vertement par son supérieur :

« *La seule pensée d'appartenir à l'Église suffit à renouveler la jubilation de notre âme, car l'Église est sainte, semblable à son Époux Jésus-Christ dont elle a reçu une telle ressemblance qu'il n'y a rien au monde d'aussi beau, d'aussi sage, d'aussi majestueux que son visage et tout son être. Elle est notre Mère, et j'ajoute : elle est l'Épouse unique, incomparable, elle seule est sainte, sage, sublime, laissant loin dans leurs ténèbres décevantes fausses religions et philosophies...* »

Après l'éloge des beautés, raisons et vertus, fruits de la grâce, qui nous attachent à elle, notre Père laissait éclater son indignation : « *Seul cet amour violent que j'ai pour ma Mère me porte à déchirer, arracher de sur son visage et son corps magnifiquement ornés par Dieu même, les oripeaux infâmes,*

les voiles souillés et sacrilèges dont le Monde et le Siècle prétendent les recouvrir... De siècle en siècle ont paru d'étranges docteurs et prophètes de Mensonge. Peut-être jamais comme en notre temps, ils n'ont répandu à grand bruit et grands gestes des doctrines, des liturgies, des méthodes nouvelles, inspirées ou imposées par le Siècle présent et le Monde d'où ils venaient. Ils se disent l'Église, et qui ne les croit pas se voit déclaré schismatique. Alors leur propagande couvre le murmure des eaux calmes de Siloé, prières et gémissements des saints. »

Et notre Père concluait : « *J'irai maintenant jusqu'au bout de mon cri. Je plaiderai pour ma Mère. Il y a chez nous trop de petits enfants qui crient et trépignent parce qu'on leur a enlevé leur Mère et qu'on veut les jeter dans les bras d'une prostituée.* » Mais cette marâtre, la secte conciliaire qui vient de prendre le pouvoir à la faveur du Concile, « *ignore et ses courtisans avec elle, de quel amour profond, sûr, secret, le Christ et l'Église, l'Époux et l'Épouse s'aiment mutuellement et combien leurs enfants sont heureux auprès d'eux, sans rêver de meilleur bonheur, éprouvant aux moindres alarmes la terreur de voir surgir l'Étranger, le Ravisser !* »

Voilà le secret de notre Docteur mystique de la foi catholique qui, de tout son être, était comme "niché" au cœur de l'Église. La Lettre suivante n° 135 était de même force prophétique, de même ferveur mystique. En deux petites pages, c'était tout un traité de l'Église, « *Cité de tradition et de liberté* », capable de redonner à des générations de séminaristes l'amour vrai, intelligent, engageant, de l'Église.

« J'AIME L'ÉGLISE »

Il en fut de même tout au long de ces années du Concile, en ses quatre sessions successives : à chaque attaque contre l'Église, qu'elle soit frontale ou de biais, l'abbé de Nantes trouvait la parade et la contre-proposition, manifestant tout autant sa défense de la foi dans l'Église que sa foi même en l'Église si critiquée de l'intérieur, car « *la Révolution n'est pas l'Évangile et la Secte progressiste n'est pas l'Église* » (Lettre n° 146).

Chassé en septembre 1963 de ses paroisses par l'évêque de Troyes, rallié à son tour à la nouveauté conciliaire après avoir courtoisé le pouvoir gaulliste, notre Père n'en écrivait pas moins : « *Je prends la liberté sacrée de garder et défendre la foi qu'on m'a enseignée, la vraie, d'exiger le respect de la morale du Décalogue, la seule amie du pauvre genre humain, de réconforter, éclairer et soutenir cette élite catholique et française dont on foule aux pieds la pensée et le cœur, alors qu'elle est la grande réserve d'énergie et de dévouement où puise encore une Église qui s'acharne contre elle.* »

Mais il ajoutait humblement : *« J'ai besoin de vos prières. On ne trouve Dieu que dans l'Église et par elle. Toute vie loin d'elle est un désert. Qu'une chaîne d'amitié et de prières me garde chaudement dans sa communauté alors même qu'en apparence j'en suis tenu éloigné... »*

Un tournant décisif se produisit durant l'été 1964, quand Paul VI annonça ses intentions dans sa première encyclique au titre significatif, "*ECCLESIAM SUAM*", publiée le 6 août 1964. Quelques jours auparavant, le 16 juillet, notre Père revenait sur la "grande mue" préconisée par le Père Congar en 1950. Parce que ses vues sont devenues *« le Manifeste de l'aile marchante du Concile. On s'explique que celle-ci n'ait donc plus qu'une pensée, qu'une volonté : changer l'Église, la faire pivoter, la ressourcer, l'ouvrir, la remodeler, la briser, la démolir, la reconstruire, pauvre Mère ! pour enfin la rendre aimable à l'Homme adulte de notre temps et donc lui faire retrouver ainsi sa "Tradition profonde" et sa fidélité à sa Source... Naître à la vie de Dieu par le baptême n'est qu'une insuffisante approche juridique ; il faut aussi, et bien plus, naître au Monde pour se purifier des tares et des imperfections de l'institution ecclésiastique et entrer dans la vraie charité universelle. »* (Lettre n° 176)

De tels principes conduiront l'Église à une ruine certaine, annonçait notre Père. D'où, en réponse, sa Lettre n° 178, du 6 août 1964, qui commençait par ces mots :

« J'aime l'Église ! C'est en elle que je suis né à la vie véritable, que j'ai grandi, que j'espère atteindre un jour à la stature parfaite de l'Homme nouveau... C'est en vertu de cet amour, de cette admiration, de cette piété dont débordent mon cœur reconnaissant, que je proteste contre la distinction que la théologie moderne doit au Père Congar, entre les "structures" immuables de l'Église et ses "superstructures" accidentelles et réformables... Ce réformateur, sincère mais d'intelligence courte, ce professeur qui n'a jamais été pasteur d'âmes n'a pas vu ce qu'avait d'offensant pour l'Église, il n'a pas senti ce qu'avait de blessant pour les fidèles cette dissection annonciatrice d'effroyables lacerations. Je n'aime pas un squelette ni des organes vitaux, j'aime Son visage, Son vêtement chatoyant et jusqu'à Sa sandale, tout Elle-même. Avec le Cantique spirituel, je chanterai le cheveu de Son cou qui nous a charmés nous aussi, ses enfants, comme il a blessé d'amour le cœur de Son Époux. Ah ! que celui qui aime l'Église comprenne ! Dans ses traits et ses gestes les plus infimes, un je ne sais quoi d'exquis nous a ravis dans les hauteurs de son Mystère essentiel. C'est pourquoi je hais ces iconoclastes qui ont projeté de la tondre, la mettre à nu, lui imposer leur chirurgie esthétique, à leur mode, au siècle de Picasso et de Le Corbusier ! »

Ce même jour, fête de la Transfiguration de Notre-Seigneur, le Pape publiait son encyclique programme, *ECCLESIAM SUAM*, qui s'annonçait d'un réformisme congarien et d'un progressisme résolument audacieux, le même que l'abbé de Nantes dénonçait : *« Je la lus, écrivait-il, et je discernai dans cette charte du pontificat l'annonce et le programme d'immenses malheurs, d'irréparables destructions. De ce jour, j'ai commencé le combat du fils contre son Père, du prêtre contre le Pape, il ne s'en conçoit pas de plus cruel. »*

Notre Père en fit le commentaire systématique dans ses Lettres n°s 181-182, dénonçant dans le dialogue institué par le Pape, même à l'égard de nos pires ennemis, les communistes persécuteurs de chrétiens, une trahison de la Chrétienté, pour tout dire : une apostasie. Tandis que Mgr Le Couëdic faisait un autre commentaire à sa façon : *« Ce monde qui lui est cher, l'Église l'a en quelque sorte épousé »,* notre Père lui répondait : *« L'épouse virginale de Jésus-Christ a donc épousé aussi, en quelque sorte, le Monde. A-t-elle pour cela divorcé d'avec son premier mari ? Est-elle bigame ou adultère ? »*

Au milieu de ce même mois d'août 1964, pour la fête de l'Assomption, notre Père se tournait vers la seule Épouse fidèle, Gardienne de la Foi, notre Mère à tous, l'Immaculée. Le recours à la glorieuse Reine de la Chrétienté, qui fait l'objet de la Lettre n° 179, est une assurance infailible : *« Votre leçon nous sauve des mirages de l'Antichrist qui vous est tout entier contraire, Vous êtes l'Épouse des noces éternelles, alors qu'il prétend nous réduire à l'esclavage de la Cité terrestre. »*

C'est Elle qui donnait à notre Père la force de combattre le "bon combat" de la foi, à l'encontre de tous les "tranquillistes" de bonne conscience : *« Car Dieu ne donne sa grâce qu'à ceux qui luttent et toute l'histoire de l'Église illustre les grandeurs de Dieu dans l'éclatante blancheur de ses vierges, l'or précieux de ses dévoués serviteurs et la pourpre de ses martyrs. Il faut combattre. »* (Lettre n° 188) Le combat devenait de plus en plus âpre, puisque c'est en octobre de cette année 1964 que notre Père, pour la première fois, prononça l'accusation majeure d'hérésie.

L'HÉRÉSIE EST AU CONCILE

C'était à propos du schéma sur la Révélation, âprement discuté dans l'aula conciliaire. Les novateurs prônaient une autre manière de croire, de connaître la Parole de Dieu, tout immanente, supprimant toute connexion, toute médiation historique, hiérarchique, dans la transmission de la foi, pour tout dire, une foi moderniste. Celle-ci n'était plus la vérité d'une doctrine claire et précise dont le Magistère a la garde et doit assurer la tradition, elle était devenue *« une vie, un mystère, une conscience »*

chrétienne, des expériences divines dont la hiérarchie n'a qu'à être le récipiendaire et le témoin, à charge pour elle de bien faire ce travail de représentation des masses divinisées, en s'aidant de l'Écriture. "Aime, et crois ce que tu veux", enseignait le Père de Lubac ; maintenant nous savons que les évêques et le Pape sont faits pour t'écouter, dire ta croyance et la transformer en dogme du moment ! Selon les novateurs, le Concile ne parle qu'au nom du Peuple et la fidélité à Dieu passe par cette auscultation du Mystère de ce Peuple où vit le Christ et dans lequel il se révèle. [c'est exactement l'idée majeure du prochain Synode voulu par le pape François !] L'hérésie est au Concile. » (Lettre n° 186)

Et pourtant, écrivait notre Père dans la Lettre suivante, cela ne le faisait pas broncher, et nous non plus soixante ans après, dans notre foi en « la Sainte Église romaine, alors que j'en éprouve vivement toute l'humaine fragilité. J'en suis ! et j'y crois ! et j'y veux demeurer attaché jusqu'à la mort ! Rien ne pourra jamais, que Dieu m'entende, m'éloigner tant soit peu de son Credo ni me faire douter de son Autorité, de sorte que si quelqu'un parvient à me retrancher par violence de sa Communion et me jeter dehors, ce sera comme un lambeau de chair vivante arraché à sa chair, et je resterai sur le seuil, avec les saints de l'Ancien Testament qui veillent aux portails de nos cathédrales.

« Comment en sommes-nous arrivés là ? se demandait encore notre Père. Quel Adversaire s'est glissé entre nous, pour séparer les fils d'avec leur Mère ? En ces vingt ans de vie dans l'Église, tout à son service et dans son amour, qui a changé, d'Elle ou de nous, qui a trafiqué le contrat de notre don mutuel ? Nous pouvons nous rendre ce témoignage que nous sommes restés fidèles à ce qu'Elle nous a enseigné naguère comme des vérités éternelles.

« J'en reprendrai bientôt l'histoire et la preuve... » (Lettre n° 187, pour la fête du Christ-Roi)

L'ÉGLISE N'EST PAS LE MASDU

Et ce fut la suite passionnante sur *L'ÉGLISE ET LE MASDU*, écrite au printemps 1965, entre la troisième et la quatrième session du Concile. L'abbé de Nantes avait déjà, dans sa Lettre n° 197 sur le Monde moderne, démasqué l'hérésie du pape Paul VI, « à laquelle je me suis contenté de fixer un nom, comme on épingle brusquement, pour l'immobiliser, un beau papillon de nuit afin de l'observer », à savoir : le Mouvement d'Animation Spirituelle de la Démocratie Universelle.

Alors, dans sa Lettre du 19 mars 1965, pour la Saint-Joseph, il montre qu'il faut choisir : « Nous avons foi en l'Église, non celle d'hier mais celle de toujours, non celle de nos idées ou de nos rêves

mais l'Église une et unique, sainte, catholique et apostolique dont le Siège est à Rome, l'Église de Paul VI, non une autre. Nous n'avons de ferme espérance pour notre salut et celui du monde entier qu'en elle, nous l'aimons de toute notre âme, nous voulons vivre et mourir en elle et, selon qu'il plaît à Dieu, pour elle...

« Mais nous n'avons ni foi, ni espérance ni le moindre amour pour le MASDU. Ce projet d'une nouvelle et universelle religiosité dont l'Église se ferait l'organe, au service de la Cité humaine à bâtir, ce "Mouvement d'Animation Spirituelle de la Démocratie Universelle" n'a rien qui nous charme. Tout en est emprunté, c'est trop clair, à la théosophie maçonnique et, sous les symboles chrétiens, en demeure profondément ennemi de Jésus-Christ, incompatible avec sa Révélation. Délire, billevesées sanglantes, inversion cent fois condamnée de la vraie religion, le MASDU ne saurait nous inspirer que méfiance et répulsion. » (Lettre n° 199)

D'autant que la charte de ce MASDU est la liberté religieuse, que tout l'effort des progressistes au Concile tentait à imposer, et qu'ils réussirent à faire promulguer avant sa clôture, par la déclaration "DIGNITATIS HUMANÆ". Mais l'abbé de Nantes en avait déjà averti ses amis lecteurs au terme d'une étude décisive, à laquelle personne ne trouva jamais à redire : « Cette nouveauté contredit le dogme catholique. » (Lettre n° 209, 22 juillet 1965)

Concrètement, sur le terrain, qu'allait-il se passer ? Notre Père faisait au même moment cette analyse, qui s'est vérifiée à la lettre : « Dans un mois va reprendre ce funeste Concile, funeste si nous le jugeons à ses fruits, selon le conseil du Seigneur. Les textes importent moins que ce qu'on en tire, avec le consentement tacite de la hiérarchie, ce qui en résulte dans la vie quotidienne de l'Église, dans sa prédication générale, dans sa foi vécue. C'est de cela que, par-delà des textes bien balancés, nos Pasteurs demeurent responsables. Le principe officiel du Concile a été et demeure cette inquiétante adaptation de l'Église au monde qui dépossède la foi, et Dieu ! de sa pleine et unique souveraineté. De ce fait, le mouvement du Concile est devenu celui d'une évolution fiévreuse vers la nouveauté, que l'aile marchante prétend justifier par le "développement" normal d'une tradition vivante et la nécessité continue de "réformes" secondaires. Mais le but et le terme de ce mouvement apparaissent déjà non comme une évolution, mais une révolution introduisant dans l'Église une contradiction mortelle entre son passé infallible et son faillible présent : Teilhard au lieu de saint Thomas d'Aquin. » (Lettre n° 210, 5 août 1965)

Tout est dit dès 1965, avec quelle clarté et quelle force ! même le mot de « suspicion légitime », qui

définit encore notre attitude actuelle dans l'Église : *« Nous proclamons qu'il y a équivoque et nous tenons cette Autorité en suspicion légitime. Elle ne saurait nous le reprocher. Si ses intentions sont pures, il lui sera facile de nous rassurer, non par des paroles doucereuses mais par des actes et des décisions efficaces. »*

APPEL AU MAGISTÈRE DE L'ÉGLISE

Dans la quatrième Lettre de la série sur le Masdu, écrite le 13 mai 1965, l'abbé de Nantes revient sur cet écartèlement mortel qui divise, au sein d'une même et unique Église, les tenants de deux religions, *« ceux qui mettent l'Église au service du Monde et de l'Homme, ceux qui veulent la garder au seul service de Dieu et de Jésus-Christ »*. Qui jugera entre les deux, qui tranchera ? La réponse jaillit, lumineuse :

« L'Église est une communauté de foi, formée par l'œuvre d'autorité du magistère infaillible ; c'est précisément ce qui distingue cette société humaine de toute autre, qu'elle repose uniquement sur le lien sacré de la foi ecclésiastique. Les frontières du peuple chrétien sont d'abord et visiblement celles de la foi, enseignée par la hiérarchie et ouvertement tenue par les fidèles. C'est dire la nécessité, la dignité, la responsabilité de nos Pasteurs... Une telle doctrine, que nous professons [définie infailliblement au premier concile du Vatican], fait dépendre tout le sort de l'Église de l'enseignement dogmatique et moral, traditionnel, du Pape et des évêques. Nous avons besoin qu'ils exercent leur mission souverainement, et loin de rien soustraire à leur domaine, nous les prions de nous dire la Vérité de Jésus-Christ, en morale conjugale, sociale et politique, comme en tous les points du dogme et de la mystique. » (Lettre n° 204)

À la suite de son étude sur "L'ÉGLISE ET LE MONDE", notre Père fut sollicité pour prononcer une conférence devant un club politique français, *« Les Montagnards »* (sic !), qu'on trouve retranscrite dans la Lettre n° 211. L'envoi qui la conclut, à l'adresse du Saint-Père et des Pères du Concile qui s'apprêtent à se réunir pour leur dernière session, témoigne, vingt ans après le sermon au séminaire, d'une remarquable continuité :

« Notre foi surnaturelle en Vous, en Votre Magistère, nous rassure : Vous ne pourrez jamais, le voudriez-vous même de toute votre volonté humaine, le croiriez-vous vrai de toute la force de vos opinions et la ferveur de vos intentions généreuses, jamais vous ne pourrez enseigner infailliblement, au nom du Seigneur Jésus, l'erreur pourtant déjà répandue parmi vous. En portant ces questions au voisinage du Trône de Pierre, vous vous êtes contraints à proclamer la

Vérité de l'Évangile, ou bien à la renier et vous perdre. Or l'Évangile déclare anathème tout Évangile nouveau contraire à sa tradition fidèle par l'Église.

« ANATHÈMES donc ceux qui annoncent venu le temps de la paix universelle et de la réconciliation de tous les hommes, dans la neutralité religieuse et l'indifférence, accordant ainsi le Christ et Bélial !

« ANATHÈMES ceux qui prônent des principes tout humains de salut pour le monde, étrangers à Jésus-Christ et à son unique Église !

« ANATHÈMES ceux qui considèrent le progrès scientifique et social des temps modernes comme la construction même du Royaume de Dieu sur terre et appellent l'Église à se faire, en accord avec les autres religions, la servante de ce Monde !

« Si quelqu'un d'entre vous contestait ce triple anathème, il ne le pourrait qu'en se séparant de l'Église et en dressant Évangile contre Évangile... Toute votre autorité vous vient du Maître que vous servez, et non pas du Monde. Nul ne peut servir deux maîtres. Les péripéties de ce drame, les étapes de ce dénouement ne nous sont pas connues... Mais le jour viendra infailliblement où l'Esprit-Saint et l'Église dénonceront cette formidable hérésie implantée au cœur même de la Cité de Dieu. Ce sera peut-être sous la contrainte des châtiments divins ou simplement dans les malheurs que nos folies auront provoqués. Éminentissimes Seigneurs et Pères, nous avons hâte d'entendre des vérités libératrices... »

Il faut lire aussi la Lettre n° 212 sur l'autorité du Concile. Depuis son ouverture, l'abbé de Nantes s'était posé la question : est-il revêtu du caractère d'infaillibilité que possèdent habituellement les Conciles, tel qu'en conscience, on doit admettre ses conclusions ? La réponse, confirmée tout au long des débats, est : *NON*, le Concile n'a pas réuni *« les conditions de travail humain, de soumission rigoureuse au dépôt de la foi, de précision et de clarté qui seules autorisent l'assurance d'une garantie infaillible de Dieu »*. Au contraire, il a manifesté une sorte de prophétisme et un illuminisme plus qu'inquiétant, qui permettent de remettre en cause l'*aggiornamento* immense qu'il a osé mettre en œuvre, en rupture avec la tradition. La démonstration est implacable.

Le Concile achevé, par le triomphe des réformistes qui avaient pour eux le pape Paul VI, il fallait, non seulement entreprendre un bilan, mais aussi préparer la contre-offensive. *« Je compte, annonçait l'abbé de Nantes, montrer la constante dualité d'interprétation des textes promulgués, l'une restrictive et orthodoxe, l'autre moderniste et contraire à la Tradition. Un immense travail d'élucidation est à entreprendre pour faire obstacle aux thèses révolutionnaires et aider au triomphe éclatant de notre Foi Catholique Romaine.*

« Tout ce travail ne se fera pas sans grandes difficultés, sans périls et sans drames. J'ose vous recommander à l'approche de nos tribulations une grande sagesse, de la patience, une religieuse modération. Il faut se soumettre aux autorités de l'Église et leur obéir en tout ce qui est légitime. Seul échappe de droit aux décisions des hommes l'immense domaine de la Doctrine sainte et seul l'exercice sacré de notre foi, de notre espérance et de notre charité dépasse les contraintes de l'obéissance. » (Lettre n° 219, 11 décembre 1965, p. 8)

AU CŒUR DU CYCLONE

Les évêques de France, irrités par les critiques véhémentes d'un simple prêtre qui osait se dresser seul contre leur grande œuvre de Réforme, avaient décidé, au dernier jour du Concile, de le faire taire. D'une manière brutale, Mgr Le Couëdic écrivit à notre Père, le 10 décembre 1965, pour lui intimer l'ordre de quitter le diocèse et de cesser la publication de ses "*LETTRES À MES AMIS*", sous peine de *suspens a divinis*.

Notre Père répondit, dès le 19 décembre, à son évêque. Ce fut la première supplique officielle, le premier échelon de son recours au Magistère de l'Église :

« Si je me rendais, non pas à vos raisons, vous ne m'en donnez pas, personne ne m'en donne de source autorisée, mais aux terribles menaces de votre pouvoir spirituel, si je cédaï à votre ordre de me taire et de me soumettre à cette évolution, à cette mutation de l'Église, si j'acceptais d'entrer lucidement dans cette mystification qui en est le rideau de fumée protecteur, je ne le pourrais sans perdre ma foi en l'Église sainte de Jésus-Christ. Le scandale cesserait, mais ce serait au prix d'une chute sans remède. Pour accepter le cours des choses actuelles, il me faudrait identifier l'Esprit-Saint avec la rouerie du parti moderniste, la sainteté de l'Église ma Mère avec la fièvre d'adultère et de prévarication qui sévit partout, le gouvernement divin avec la sordide diplomatie, l'universelle démagogie qui coulent à pleins bords. Ça, l'Église ? mais on ne peut l'admettre sans perdre la foi ! »

D'où la demande de jugement qui constituait le corps même de la Lettre, jugement de lui-même et de ses œuvres, que l'abbé de Nantes adressait à Rome, par voie hiérarchique, et que l'évêque de Troyes avait donc obligation de transmettre :

« Cette étude de mes écrits, leur confrontation avec la foi de l'Église, Vous ne voulez peut-être pas, Excellence, les mener Vous-même à leur terme, parce que précisément Vous n'êtes passé à la religion nouvelle qu'en apparence, par soumission extérieure. Alors, pourquoi ne remettiez-Vous pas cette indispen-

sable étude, préalable à toute sanction, cet examen de la cause, aux promoteurs connus et résolus de cette Réforme qu'ils ont juré d'imposer de vive force à l'Église ? À eux de préciser l'antagonisme de la foi nouvelle et de mon traditionalisme. »

Et notre Père terminait son appel par cette merveilleuse profession de foi : « Nous ne sommes pas la Foi de l'Église, mais nous en sommes la Fidélité. Nous n'avons pas l'Intelligence des mystères, mais nous en sommes la Mémoire vivante... La lumière vient de Vous seuls qui êtes l'Église enseignante ; le salut, l'initiative de la conversion des cœurs et de la paix retrouvée ne pourront venir que de Vous, les Pasteurs, et non pas de nous, les brebis. Nous attendrons fidèlement, sans sédition, sans mouvements désordonnés, mais en tenant ferme dans notre foi, que l'Église se retrouve elle-même, telle qu'elle nous vient du fond des âges, après ce temps d'étourdissement et d'illusion qui est le nôtre. »

L'évêque demeura sourd à une si poignante supplique. Il menaça d'interdit, finalement se radoucit, grâce à une démarche de conciliation. Notre Père accepta de lui soumettre ses écrits, mais toujours dans la pensée qu'il faudrait en référer à Rome. En avril suivant, il rencontra à cette fin le cardinal Lefebvre, membre assesseur du Saint-Office et président de l'Assemblée des évêques de France, qui tenta de noyer le poisson et, n'y parvenant pas, conclut l'entretien par le fameux : « Tu en as appelé à César ? Tu iras à César », qui assimilait notre Père à saint Paul jugé par le gouverneur Festus (Ac 25, 12) !

Il était alors question d'un formulaire qui expliciterait les points en litige en vue de le porter devant le Tribunal de la Foi à Rome, et notre Père écrivait : « Arrivés à ce point, beaucoup d'amis, non des moindres, bronchent dans leur foi en l'Église : "Ce formulaire, l'obtiendrez-vous jamais d'un nouveau Tribunal dont la maxime est de ne plus condamner personne ?" Je réponds avec confiance qu'il faut toujours avoir foi en l'Église ! Nous le lui demanderons avec insistance, avec véhémence : qu'elle remplisse son rôle imprescriptible de Juge de la doctrine et des œuvres, qu'elle le fasse en des décisions claires et non équivoques, catégoriques et non plus persuasives, canoniques et non gratuites ou arbitraires. Alors nous nous soumettrons, répétant les paroles simples et bouleversantes de l'Apôtre saint Pierre : "Ô Église, à qui irions-nous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle !" » (Lettre n° 227, 5 mai 1966)

Avec une telle foi chevillée au cœur, au milieu de la grande apostasie et grande indifférence moderne, notre Père et ceux qui le suivaient étaient en paix, « au cœur du cyclone », qui ravageait tout autour, à l'abri de l'arche, non pas celle de Noé, mais celle de la Vierge Marie, son Cœur Immaculé.

LE PROCÈS ROMAIN

Le 16 juillet 1966, l'abbé de Nantes achevait de rédiger sa requête au cardinal Ottaviani, préfet de la Congrégation pour la Doctrine de la foi, deuxième échelon de son recours à Rome. C'était de nouveau un monument de foi et de doctrine, qui suffirait à le proclamer "témoin fidèle" en nos temps d'apostasie :

«Éminence, est-il possible de demeurer fidèle à sa Foi et soumis à ses Pasteurs, en restant comme à l'écart de cette grande mutation de l'Église ? Si oui, pourquoi nous imposer tant de contraintes ? Si non, il faudra admettre que le christianisme authentique est mort et qu'une nouvelle religion est née de lui. L'alternative suffit à ébranler l'autorité des novateurs, qui donnent un caractère essentiel à leurs réformes superficielles et ravalent l'essentiel inchangé au niveau des opinions libres. Nous refusons un tel bouleversement, selon la maxime reçue : IN NECES-SARIIS UNITAS, IN DUBIIS LIBERTAS, IN OMNIBUS CARITAS. Unité dans les choses nécessaires et essentielles, liberté, diversité dans les opinions et coutumes, charité en tout et à l'égard de tous.»

Pour dirimer l'angoissante alternative, concluait notre Père, *«l'heure est venue, pour l'Église de Rome, Mère et Maîtresse de toutes les Églises, d'opérer avec puissance et décision une œuvre indispensable de discernement des esprits»*, afin de savoir entre les différents "Esprits" *«qui se disputent l'Héritage du Sauveur : où est l'Esprit-Saint de Dieu et où est l'Esprit du mal ?»*

Comme Mgr Le Couëdic refusait de transmettre la Lettre, au mépris de tout droit, l'abbé de Nantes reprit sa liberté : premier acte de soustraction d'obédience, parfaitement légitime, non seulement il envoya sa requête directement à Rome mais il la publia. C'est pour cette raison que l'opposant officiel, le seul ! à la Réforme conciliaire fut déclaré par son évêque *suspens a divinis*, c'est-à-dire privé du droit de prêcher et de distribuer les sacrements dans les limites du diocèse de Troyes. C'était le 25 août 1966, quarante ans jour pour jour après la lettre de l'archevêque de Bordeaux, le cardinal Andrieu, qui avait provoqué la condamnation de l'A. F.

L'année suivante, comme le "Procès romain" n'était toujours pas enclenché, notre Père s'adressait au troisième échelon, celui du Saint-Père. La Lettre à Paul VI, qui ouvre en octobre 1967 la série des numéros de la Contre-Réforme Catholique (n°s 1 et 2), contient à elle seule la matière d'un traité de l'Église, scrutant à fond l'idée de Réforme, la "vraie" et la "fausse" pour employer la dialectique même du Père Yves Congar. Car si on peut toujours réformer les hommes d'Église, l'Église, Elle, n'est pas à réformer. C'est même un péché que

de prétendre le faire : *«Le grand péché de l'Église moderne, c'est sa Réforme.»*

Et notre Père de conclure à l'adresse du Pape :

«Nous sommes Vos fidèles et obéissants serviteurs dans tout ce qui relève de la sainte Réforme des mœurs et de la condamnation des erreurs qui infestent le Corps de l'Église, en sa Tête et en ses membres, en nous tous, pécheurs. Et plus encore nous sommes Vos fils affectueux et confiants pour la grande œuvre de Contre-Réforme qui marquera le relèvement et le progrès miraculeux de l'Église en cette seconde moitié du vingtième siècle.»

Pour le dix-neuvième centenaire du martyre des saints Apôtres Pierre et Paul, le Pape avait décrété une année de la foi, qui s'ouvrit le 29 juin 1967, ce qui nous vaut une des plus belles Lettres de notre Père (n° 248), précisément sur la Foi, avec en exergue la parole du prophète Osée : *«Sponsabo te mihi in fide.»* (Os 2, 20) La vraie foi de l'Église n'est pas libérale, *«elle refuse tout mélange d'erreur et toute sollicitation d'hérésie, de schisme ou d'apostasie qu'elle ressent, selon le langage biblique, comme un adultère spirituel, comme une idolâtrie»*. Et de conclure : *«Qui donc appartient encore à l'Église ? Nous l'allons voir. Nous le saurons cette année.»*

De fait, l'année n'était pas écoulée que notre Père était convoqué, en avril 1968, à Rome pour y être interrogé et jugé devant le Saint-Office, rouvert exprès pour lui ! ses écrits ayant été examinés minutieusement depuis l'envoi de sa lettre au cardinal Ottaviani.

«Émotion et tristesse poignante, racontera-t-il, d'être suspect à Rome pour la seule et unique raison que je n'accepte pas de renier la foi de toujours ni l'Église des siècles pour la mode d'un Concile perturbateur et la Réforme capricieuse et intolérante du Pape d'un jour... Mes juges et les consultants qui les servent, ô paradoxe, ont tous exactement la même foi que nous mais, dans les hauteurs où ils sont, ils trouvent des accommodements sécurisants entre la foi et la mode, entre les volontés du Pape et la Loi de Dieu. Ils me somment d'en faire autant. Que je rétracte mes critiques, que je me repente de mes accusations contre Paul VI, Vatican II et l'Épiscopat français ! Ils m'exhortent à entrer dans le mouvement général sans pour autant abdiquer en mon for intérieur nos convictions sacrées, bien sûr, à eux comme à nous ! Je refuse ce méli-mélo inconséquent, intenable ailleurs qu'à Rome.»

Comme notre Père donc refusait l'odieux marché, par loyauté et motif de foi ! il lui fut notifié l'année suivante (10 août 1969) qu'il était *«disqualifié»*, ce qui ne veut rien dire dans un tel Procès. Aucun jugement doctrinal n'avait été rendu ni aucune sanction canonique réelle n'était venue frapper le principal

opposant à la Réforme. C'était la preuve, négative certes mais certaine, de l'infailibilité de l'Église.

Concluons ce trop court exposé en évoquant la défense de « la foi catholique inchangée, inchangeable, pour cause de perfection divine », qui se manifesta dans la suite de la vie de notre Père par ses trois autres appels à Rome.

« AU FEU DANS LA MAISON DE DIEU ! »

Dès le début, notre Père avait promis d'aller jusqu'au bout de son « cri », de plaider pour sa sainte Mère l'Église jusqu'au dernier recours. Quand on le vit sortir de la basilique Saint-Pierre au matin du 10 avril 1973, entouré de dix religieux et de cinquante amis, représentants d'une « *Légion romaine* » qui approuvait cette démarche singulière, il n'était rien du tout, disait-il, « *pétris que nous sommes du sentiment de notre indignité, de notre impuissance, de notre non-valeur* », et pourtant il avait en mains un *LIVRE*, qu'il voulait remettre entre les mains du Souverain Pontife ; un Livre renfermant une plainte, une accusation « *de schisme, d'hérésie et de scandale* » à l'encontre de « *notre frère dans la foi, le pape Paul VI* », en vue d'un procès canonique régulier. C'est ce Livre qui donnait au prêtre qui le portait, ainsi qu'à sa courageuse petite escorte, leur sérieux, leur importance majeure aux yeux de la foi.

Le Pape était sommé de se juger lui-même, en fonction de sa propre autorité infailible. C'est un Appel du Pape au Pape, parfaitement canonique. Mais, dit le célèbre « DÉCRET DE GRATIEN », mille fois objecté : « *Que nul mortel n'ait l'audace de faire remontrance au Pape pour ses fautes ; car il ne peut être jugé par personne celui qui doit juger tous les hommes...* » Or, bien souvent, on omet de citer la suite : « *excepté s'il est repris pour avoir dévié de la foi.* » Il s'agit de la foi, et l'accusation principale est une persistante et désastreuse « *déviance de la foi* », autrement dit une hérésie. L'affaire était donc d'importance capitale.

Le Pape devait répondre, il devait juger... en sa propre cause. Il ne le fit pas, il recula devant son devoir de Juge suprême. Ce qui s'appelle en terme de droit : une forfaiture. Un barrage de policiers empêcha l'accès à la porte de Bronze et au palais du Saint-Office. La salle de presse du Vatican parla d'un « *geste arrogant et fanatique* », mais c'était pour cacher l'embarras, et surtout le refus de recevoir, même matériellement, ce Livre d'accusation, qui aurait engagé l'engrenage d'un procès canonique.

Cette « démarche romaine » n'empêcha pas la décomposition mentale et morale de l'Église de continuer, le feu de prendre de l'ampleur jusqu'à menacer l'édifice tout entier, mais dans ses

« Annales », qui sont celles du grand Roi et de notre Reine au Cœur fidèle, elle est inscrite à jamais, comme une pierre d'attente pour sa résurrection...

Jean-Paul II régnant, et poursuivant tambour battant l'œuvre de réforme de son prédécesseur par ses discours incendiaires à travers le monde entier, notre Père décida de renouveler son Acte de foi et entreprit une deuxième démarche, écrivit un deuxième Livre d'accusation, qu'il alla porter à Rome, le 13 mai 1983, cette fois entouré de deux cents représentants de la Ligue, avec l'espoir, en frappant à la tête, de réveiller les pasteurs endormis afin que le feu soit enfin combattu ! Cette fois, ce ne fut pas un barrage policier, mais un gros cardinal, dominicain libéral, optimiste et courtisan, qui détourna la plainte, au prix d'un énorme mensonge, et refusa, au nom du Pape, de la recevoir. La forfaiture romaine, renouvelant celle de 1973, était flagrante mais, écrivait admirablement notre Père : « *Que nous n'ayons été ni écoutés ni condamnés, témoignera par le silence de l'Église sainte, infailible, qu'elle reconnut en nous les témoins de son indéfectible Vérité et, plus tard, c'est à ce silence et cette secrète bienveillance maternelle qu'on reconnaîtra sa fidélité sans défaillance à son seul Époux et Seigneur, Jésus-Christ.* »

Il y eut une troisième fois, en 1993, sous la forme d'une Plainte à l'encontre du Catéchisme de l'Église catholique, C. E. C. antithèse, s'il en fut, de notre C. R. C. Notre Père fut reçu par un sous-fifre de la Congrégation de la Doctrine de la foi, mais sa demande d'un jugement doctrinal fut de nouveau repoussée. À l'intention de Mgr Sandri qui déclarait quelques jours plus tard à frère Bruno : « *J'aime mieux avoir tort avec le Pape que raison contre lui* », notre Père répondit, et ce sera notre conclusion :

« *Soyons sérieux. L'important n'est pas d'être avec le Pape. Être avec le Pape n'a d'autre raison que d'être ainsi, par lui, avec Jésus-Christ. Être contre le Pape n'aurait jamais d'autre raison concevable que de rester avec Jésus-Christ, s'il lui arrivait de s'en séparer, ce qu'à Dieu ne plaise !... Ce qui importe seul, souverainement, aux âmes mystiques, c'est d'être avec Jésus-Christ. Pour la gloire du Père, pour l'amour de cet Époux et Roi plein de majesté, pour l'intime exultation de l'Esprit-Saint en nous, arrhes et gage de Vie éternelle... Car il tombe sous le sens qu'il ne peut y avoir d'union spirituelle véritable au Dieu trois fois Saint sans le zèle ardent, exclusif, nuptial, de l'unique et chaste vérité catholique ! sans l'horreur de toute hérésie comme de tout schisme.* » (CRC n° 240, février 1988)

Que le Cœur Immaculé de Marie nous garde de l'un et de l'autre précipice à jamais !

(père Thomas de Notre-Dame du Perpétuel Secours et du Divin Cœur.

NOTRE PÈRE, DÉFENSEUR DE LA CHARITÉ

HIPPOLYTE OU LA FUREUR INTÉGRISTE.

Curieuse et instructive histoire que la carrière d'Hippolyte de Rome, au troisième siècle de notre ère. Ce prêtre romain, évêque dans le Latium, est certainement l'un des plus brillants esprits de son siècle, à l'égal d'Origène, le grand docteur d'Alexandrie.

En 1975, dans sa conférence de conclusion de ses cours sur « *les grandes crises de l'histoire de l'Église* », notre Père a raconté le parcours de cet homme hors du commun.

Rome connaissait alors les premières hérésies sur la Sainte Trinité. Un banquier du nom de Théodote, pour mieux affirmer l'unité divine, déclara que le Christ était homme et non pas Dieu. Il pensait ainsi sauvegarder la "monarchie divine". Le pape Victor l'excommunia et Hippolyte n'eut pas de peine à réfuter l'hérésie en développant une savante théologie du Verbe divin, toute puisée dans l'Évangile selon saint Jean. Ce fut alors pour lui un beau titre de gloire !

Dans la suite survint une hérésie un peu plus subtile, le modalisme, d'un certain Sabellius. Il professait aussi la "monarchie divine", mais en identifiant si bien le Père et le Fils qu'il n'y voyait plus que des *noms* différents ou des *modes* d'être successifs de l'unique Substance divine, d'où le nom de modalisme. Le pape Zéphyrin, conseillé par le diacre Calliste, prit le parti de temporiser et de laisser dire Sabellius. Plus clairvoyant, Hippolyte réfuta le modalisme et s'irrita de l'inertie du Pape. En réponse, ce dernier lui reprocha, non sans fondement, de pencher vers l'hérésie contraire, le dithéisme. À force de souligner la distinction du Père et du Fils, on eût dit qu'Hippolyte les concevait séparés et inégaux. Exaspéré d'un tel reproche, Hippolyte commença à nourrir pour le Pape et son conseiller un vif ressentiment mêlé d'un profond mépris. Aussi, lorsqu'à la mort de Zéphyrin, c'est Calliste qui fut élu pape, Hippolyte rompit sa communion avec lui, en l'accusant d'être fauteur d'hérésie. En l'an 218, il fonda sa propre Église et se constitua en antipape.

Calliste va finalement condamner Sabellius, mais il est vrai qu'il n'avait pas les idées très claires et qu'il employait des formules douteuses. Quant à Hippolyte, en durcissant ses théories à l'excès, il devenait franchement hérétique. La jalousie et le soupçon l'aveuglaient et lui rendaient insupportables tous les actes de Calliste... Il devint partial et diffamatoire dans ses critiques. Calliste, d'esprit large et libéral, prit plusieurs décisions nouvelles. Par exemple, il permit de donner l'absolution de péchés très graves que l'Église considérait jusque-là comme irrémédiables. Ou encore, il autorisa les mariages clandestins de deux chrétiens de conditions différentes, par exemple d'un esclave

affranchi avec une femme de la noblesse... Furieux, Hippolyte publia alors les *Philosophoumena*, que les historiens qualifient de véritable *libelle* diffamatoire contre le Pape. Même après la mort de saint Calliste, Hippolyte s'obstina dans son opposition systématique à toutes les pratiques de la communauté romaine dont il s'était séparé. C'est sûrement vers cette époque qu'il prétendit faire adopter par Rome un ensemble de prières liturgiques, notamment une anaphore eucharistique, qu'il affirmait plus antique et donc obligatoire. D'autant plus qu'elle était rédigée en grec, alors que notre canon romain, déjà bien établi, n'était qu'en latin... Ironie de l'histoire, cette anaphore est devenue, par la volonté de nos réformateurs modernes, la Prière eucharistique n° 2 du nouvel *ordo missae*.

C'est la persécution de Maximin le Thrace qui vint mettre providentiellement un terme au schisme d'Hippolyte. Maximin fit déporter l'antipape avec le pape Pontien dans les mines de sel de Sardaigne où ils moururent d'épuisement en 235, réconciliés. L'Église de Rome ramena leurs corps et canonisa les deux martyrs.

En 1975, notre Père dégageait la leçon essentielle de ces événements lointains : « *Voilà qui nous avertit d'être fort précautionneux dans nos critiques du Pape et des évêques, de ne pas nous livrer à l'exaspération contre eux, encore moins à la jalousie et à la révolte en aucun cas, où nous risquerions notre vie éternelle. Ce qui était encore innocent avant le premier concile du Vatican ne l'est plus de nos jours. Hippolyte aujourd'hui, inquiet de la doctrine incertaine de Zéphyrin puis révolté contre les décrets libéraux de Calliste, n'aurait plus d'excuse s'il s'en séparait pour faire schisme. Il devrait les appeler à se faire eux-mêmes juges infaillibles et souverains de leurs propres actes et de leurs enseignements, sans pour cela se séparer de l'unité de la Sainte Église.*

« *Quand nous pensons à Hippolyte, nous tremblons d'imiter son aveuglement et de le suivre dans son aberration. Il est bon de trembler. Que les intégristes prennent garde, partis en guerre fort justement contre l'hérésie moderniste, de ne pas se retrouver excommuniés et schismatiques quand déjà l'Église aura retrouvé sans eux, en dehors d'eux, et peut-être même contre eux, son ordre pacifique et son unité, loin de leurs partis pris.* » (CRC n° 99, novembre 1975, p. 7)

L'année 1975 est une année décisive pour le traditionalisme français. Pour le jubilé, le pape Paul VI avait en effet décrété « *l'Année de la Réconciliation* ». Mais les paroles du Saint-Père laissaient deviner qu'il s'agissait toujours de la réconciliation universelle de tous les hommes, dans la voie ouverte par le Concile. Et notre Père prévoyait que « *cette réconciliation dans*

l'Amour aura ses victimes » (CRC n° 77, février 1974, p. 1) Il ne se trompait pas. L'assemblée plénière des évêques de France à Lourdes en 1974 avait donné le ton en écartant d'un revers de main les réclamations des traditionalistes et en imposant plus que jamais la messe « *selon le rite actuel de l'Église romaine* » (POUR L'ÉGLISE, tome 3, p. 388).

Les signes inquiétants se multipliaient, comme l'envoi de deux visiteurs apostoliques à Écône en décembre 1974 ou la défection de l'abbaye bénédictine de Fontgombault se ralliant à la réforme conciliaire en janvier 1975. Finalement, le 6 mai 1975, l'évêque de Fribourg, Mgr Mamie, écrivait à Mgr Lefebvre pour l'avertir qu'il retirait le décret d'érection de la Fraternité Saint-Pie X, laquelle perdait donc son approbation canonique *ad experimentum*.

Avant la fin de cette même année, Mgr Lefebvre, sourd aux objurgations de notre Père, se sera définitivement engagé sur la voie du schisme, affirmant à ses amis et bienfaiteurs le 3 septembre 1975 : « *Il faut que nous sauvions la véritable Église...* » (*ibid.*, tome 3, p. 423) L'année suivante, le 29 juin 1976, nonobstant l'interdiction romaine, il confère l'ordination à quinze séminaristes d'Écône. Ces ordinations, valides mais illicites, lui valurent la *suspens a divinis*. Cette « mauvaise cassure », que notre Père avait tant redoutée, mène en droite ligne aux consécrations épiscopales illicites du 30 juin 1988, qui consommèrent le schisme. Notre Père visait juste en rappelant l'histoire lamentable d'Hippolyte de Rome en cette année charnière 1975, à mi-chemin entre le concile Vatican II où Mgr Lefebvre fut un membre éminent de la minorité traditionaliste, et sa rupture schismatique de 1988.

L'objet de cette conférence est de rappeler l'attitude de notre Père vis-à-vis de la tentation schismatique. Au cours de ces années dramatiques, notre Père se distingua par son refus catégorique du schisme quel qu'il soit (première partie) ; par sa confiance surnaturelle dans la Hiérarchie catholique (deuxième partie) ; enfin, par son attachement sans cesse croissant à l'Église notre Mère, qui nous enfante à la vie de la grâce par ses sacrements (troisième partie).

PREMIÈRE PARTIE :

« ON NE RÉPOND PAS AU SCHISME PAR LE SCHISME. »

LA « LEÇON DES ÉGLISES »

ET LE REFUS DU SCHISME INTÉGRISTE.

Pour comprendre comment une grande partie des traditionalistes français en sont venus à faire schisme, il faut revenir quelques années en arrière, le lundi 21 juillet 1969. Ce jour-là, notre Père reçut la visite à la maison Saint-Joseph de plusieurs prêtres venus lui

proposer, dans le naufrage universel, rien de moins que de s'attribuer une liberté totale de ministère, en vue de constituer les fondements d'une nouvelle Église.

En effet, la plupart de ces prêtres jugeaient hérétique le nouvel *ordo missae* que Paul VI venait de promulguer. Ils en concluaient que Paul VI n'était plus Pape, « *sans inférence* », pour cause d'hérésie notoire et formelle, et que les évêques se trouvaient de même déchus de leur siège. Pour le bien des fidèles, les prêtres réfractaires au nouvel *ordo* devaient désormais *partout* célébrer, confesser, baptiser, marier, sans rien demander à personne, sans se soucier de soumission aux évêques.

Après avoir longuement argumenté contre leur coupable résolution de schisme, notre Père les congédia sans façon en leur déclarant qu'il les combattrait de toutes ses forces, à cause du mal immense qui résulterait de ce schisme intégriste qui, dès lors, excuserait tous les excès du progressisme (CRC n° 235, août 1987, p. 14).

Ce soir-là, notre Père comprit que cette rébellion des intégristes contre les réformes liturgiques marquait le début d'une nouvelle période désastreuse dans la crise de l'Église postconciliaire. En plus de la lutte contre l'hérésie, il aurait désormais à combattre sur un deuxième front, contre le schisme intégriste. Dans les mois qui suivirent, sommé de dire sa position dans la querelle de la nouvelle messe, sans précipitation, notre Père va définir une ligne de conduite de sagesse surnaturelle qu'il tiendra toute sa vie. C'est notre « ligne de crête CRC ».

D'abord, au mois de septembre et d'octobre 1969, sous le titre : « *Je suis fils de l'Église* », notre Père dresse le bilan de son procès au Saint-Office, qui s'est conclu par sa prétendue « disqualification ». Au cours de son procès, d'accusé il s'était fait accusateur de la Réforme conciliaire. Dans ce compte-rendu, notre Père développe déjà les trois grandes accusations d'hérésie, de schisme et de scandale, qu'il ira porter à Rome en 1973 à l'encontre du pape Paul VI. Comment peut-on accuser un pape d'être schismatique ?

L'hérésie est un vice de l'esprit, inspiré par l'orgueil et *directement* contraire à la foi. Le schisme, lui, est un péché du cœur, c'est une certaine haine de l'Église directement opposée à la vertu de charité. Certes, le schisme se manifeste habituellement par la rébellion ouverte contre le Pape et les évêques unis à lui. Mais, plus profondément, c'est une haine secrète, implacable, envers un certain passé de l'Église ou une certaine portion de son peuple. « *L'hypothèse d'un pape schismatique*, écrit notre Père, *quoique à première vue inconcevable et contradictoire dans les termes, n'en est pas moins classique en théologie [...]. Tel serait le cas d'un Pape qui s'intéresserait à tout sauf à l'intérêt de son Église, qui détesterait l'Église réelle et toute sa tradition pour n'aimer qu'une certaine idée*

de l'Église future, chimère qui le rendrait, par ailleurs, plus ami des hérétiques que des catholiques.» (POUR L'ÉGLISE, tome 3, p. 122-123) Et notre Père voyait la preuve du schisme effectif de Paul VI dans la violence avec laquelle il traitait les traditionalistes et la facilité avec laquelle il renonçait aux plus vénérables traditions de l'Église. « Introduire une nouvelle liturgie, passe encore ! Mais interdire l'Ancienne, voilà le signe d'une volonté absolue de changement, par détestation de la Tradition. » (LIBER I, p. 61) L'accusation de schisme contre Paul VI est donc légitime : le premier schismatique c'est lui, vis-à-vis de tous ses prédécesseurs et de toute la Tradition de l'Église !

Mais que peut-on faire lorsque le schisme est au sommet de l'Église ? En conclusion de son article « Je suis fils de l'Église », notre Père prévenait :

« On ne répond pas au schisme par le schisme. À la zizanie, à la partialité, à la haine qui dressent des barrières et des retranchements, l'Amour doit seul répondre, celui qui se fonde sur la communauté infrangible de la vie sacramentelle. L'Église, c'est la Charité du Christ répandue et communiquée à tous les frères. Tant qu'ils gardent ne serait-ce que l'apparence de l'appartenance à l'Église, nous devons les tenir et les retenir dans la charité catholique, sans accepter leur ostracisme et leur scission, mais sans y ajouter les nôtres. Si nous quittons la communauté, si nous nous émancipons de l'Autorité hiérarchique et récusons sa juridiction, nous renforçons le schisme, nous lui livrons tout l'espace de l'Église ! On ne sauve pas l'Église en bâtissant sur d'autres fondements. » (CRC n° 25, octobre 1969, p. 12)

Une fois ces principes fermement établis, notre Père se mit au travail pour étudier la réforme liturgique en cours. On le sommait surtout de se prononcer sur la question brûlante de la validité de la nouvelle messe.

Pour notre Père, il y a deux preuves décisives qui permettent d'affirmer la validité et la licéité de la nouvelle Messe. Il y a d'abord la preuve interne, qui résulte de l'étude théologique du texte du nouvel *ordo* et conclut à sa validité, puisque le rite consécrationnaire y est conservé. Mais il y a surtout la preuve externe, qu'il a appelée la « LEÇON DES ÉGLISES ».

Le supplément à la Contre-Réforme Catholique de Pâques 1970 est un texte d'une grande importance pour notre compréhension du mystère de l'Église. Cette « LEÇON DES ÉGLISES » a consisté pour notre Père à mettre ses analyses théologiques à l'épreuve de la pratique des Églises locales et de l'Église de Rome, Mère et Maîtresse de toutes les Églises.

En mars 1970, notre Père entreprit donc un voyage à Madrid et à Rome et eut aussi l'occasion de discuter avec des catholiques suisses et allemands. « Sortir de chez soi, écrit-il, rencontrer des notabilités ecclésiastiques et laïques, confronter ses pensées, ses sentiments et ses décisions avec ceux d'autres prêtres et d'autres

communautés engagés dans d'autres situations, c'est se trouver ramené à la pensée de l'ensemble, comme membre du Corps mystique, c'est accepter de régler tout son être sur la Catholicité que gouverne encore et toujours l'Esprit de Dieu. » (CRC n° 30, supplément p. 1-3) Or, le constat est partout le même, indéniable : en Espagne, en Italie et en France, comme au Portugal et en Australie ; partout l'immense ensemble du clergé et des fidèles a reçu le nouvel *ordo missae*. Telle est devenue instantanément la pratique générale de l'Église. « L'argument est catégorique : si aujourd'hui, partout dans le monde, l'ensemble du clergé catholique célébrait un culte invalide, ne donnait aux fidèles à adorer et à consommer que du pain et du vin en lieu et place du Corps et du Sang adorables de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et si toute la communauté catholique participait à ce simulacre en se trompant dans sa foi, alors les promesses du Christ à son Église auraient été vaines, l'enfer aurait prévalu et il n'existe plus d'Église de Dieu ! » Ce n'est pas un acte démocratique de ralliement à la majorité, c'est la foi en l'Église infaillible et sainte, que gouverne encore et toujours l'Esprit de Dieu.

Il est vrai toutefois que l'obéissance s'est faite partout sans enthousiasme ; au contraire, la nouvelle messe a été ressentie universellement comme une désacralisation du culte...

Notre Père peut donc conclure que la leçon des Églises locales et de Rome rejoint ses propres analyses théologiques. La preuve interne et la preuve externe coïncident. « Cette messe est encore valide, et c'est pour cela qu'elle a été acceptée par toutes les Églises [...]. Mais cette messe est hérésiante, et cela se manifeste par l'allergie de toutes les Églises à ses nouveautés. Elle est contraire à la piété des fidèles et à la foi des prêtres. »

Quelle sagesse surnaturelle chez notre Père qui met sa pensée à l'épreuve des faits ! Malheureusement, il ne sera pas imité par la majeure partie des traditionalistes français qui vont préférer suivre leurs propres opinions et se fier à des chefs de file plus radicaux qui flatteront leur orgueil d'être les derniers justes de l'Église, comme Hippolyte le fit avec ses fidèles... Parmi eux, il y a un homme qui est le grand responsable de la faillite du traditionalisme, à cause de sa place suréminente dans la hiérarchie de l'Église, c'est Mgr Marcel Lefebvre.

L'HISTOIRE LAMENTABLE DU SCHISME LEFEBVRISTE.

Pendant que le petit parti de prêtres qui était venu trouver notre Père en 1969 faisait du tapage, Mgr Lefebvre était resté silencieux, se tenant à l'écart des controverses sur la nouvelle messe. Il n'était pas de la visite de juillet 1969 à Saint-Parres et en mars 1970, croisant notre Père lors de son passage à Rome, il se montra très gêné et tint à garder ses distances avec lui.

C'est que Mgr Lefebvre tentait une autre tactique ; plutôt qu'une accusation publique et loyale comme celle de notre Père, il espérait faire triompher le traditionalisme par la ruse. En ce printemps 1970, il rédigea les statuts d'une *Fraternité sacerdotale* et, à l'automne, il obtint de l'évêque de Fribourg leur approbation *ad experimentum*, pour six ans. Puis, dans le diocèse voisin, à Écône, il ouvrit un séminaire, sous le prétexte officiel de « *faire l'expérience de la Tradition* ».

S'il était si gêné de croiser notre Père, c'est qu'il prévoyait bien que celui-ci n'approuverait nullement une telle entreprise qui aboutirait à délaissier la lutte ouverte pour la défense de la foi catholique. C'est exactement ce qui se passa. Lors d'un passage de frère Bruno à Écône en 1974, le professeur qui lui présenta la bibliothèque du séminaire tint à préciser qu'elle ne contenait pas un seul ouvrage publié après 1962. Il n'y avait donc pas les *Actes* du concile Vatican II dans leurs rayons, ce qui les dispensait de les critiquer...

Ce repli sur soi résume toute la position intégriste. C'est une coupure avec la vie actuelle de l'Église qui tourne vite à la désaffection et, poussée à l'extrême, à la haine de ses propres frères. Alors, l'intégrisme bascule dans le schisme.

En juin 1975, peu de temps après ce passage de frère Bruno, lorsque Rome mit fin officiellement à « *l'expérience de la Tradition* », tous les regards des catholiques français se tournèrent vers Écône pour voir comment allait réagir Mgr Lefebvre.

Quelques mois plus tôt, en février 1975, sous le titre « *Frappe à la tête !* », notre Père avait publié un éditо demeuré célèbre à cause de la virulence de son ton contre le règne des « invertis » à la tête de l'Église. Mais ce texte fait date avant tout parce que notre Père y décrivait le dernier recours possible contre la Révolution dans l'Église.

En effet, notre Père commençait par prendre acte du silence de Rome suite au dépôt de son *Liber accusationis* en 1973. C'est un déni de justice sans précédent, mais c'est un fait : le Pape n'a pas répondu. Cela s'appelle une forfaiture. Quant au clergé romain, à qui notre Père a fait distribuer largement le *Liber*, notamment aux cardinaux, il faut bien constater qu'il est demeuré indifférent. Et ce qui est grave, c'est que cette attitude n'est pas due à sa lâcheté ou à son obéissance inconditionnelle au Pape, mais à son ralliement partiel ou total aux erreurs du Concile. C'est la foi et l'intelligence de ces princes de l'Église qui sont atteintes. Il n'y a rien à attendre du clergé romain, concluait notre Père en décembre 1973.

Alors, le dernier recours, qu'il présente en février 1975, c'est de « *Frapper à la tête* » : « *Il faut qu'un évêque, lui aussi successeur des Apôtres, membre de l'Église enseignante, rompe sa communion avec Lui tant qu'il n'aura pas fait la preuve de sa fidélité aux charges de son Suprême Pontificat.* »

Il faut préciser ce que signifiait cette « *rupture de communion* », car sur le moment, Mgr Lefebvre a accusé insidieusement notre Père de le pousser au schisme... Cela consistait en fait à déclarer sa soustraction d'obédience à Paul VI, selon l'exemple antique d'un saint Basile ou d'un saint Colomban. Cette rupture de communion publique, solennelle, devant être motivée par une plainte en hérésie, schisme et scandale contre le pape Paul VI, tenu de ce fait en suspicion légitime.

En juillet 1975, dans son éditо, notre Père revient sur ce qui distingue le schisme de la rupture de communion. Il explique que, dans tout contrat humain, une possibilité est laissée à chacun des contractants de remettre en cause son engagement si l'autre partie ne remplit pas ses devoirs. Par exemple, dans le mariage, si le mari ne respecte pas ses engagements et se comporte comme un ennemi pour sa femme, celle-ci a le droit de quitter la demeure. Cela s'appelle la séparation de corps. Mais cela ne l'autorise nullement à divorcer, car le lien qui l'attache à son mari est sacré et ne peut pas être rompu.

Dans l'Église, le contrat c'est le baptême qui nous engage irrémédiablement envers elle ; et l'équivalent de la séparation de corps, c'est la rupture de communion. En aucune manière nous ne pouvons divorcer, c'est-à-dire faire schisme.

Pour expliquer plus précisément ce qu'est cette rupture de communion, notre Père distinguait deux ordres dans l'Église, l'ordre légal et l'ordre spirituel :

« *Je dis que la charité est rompue. En le disant, je constate un fait, d'ordre spirituel et non d'ordre légal. Car il est vrai que si l'Église est constituée comme une société humaine, elle est le Saint Corps Mystique du Christ. Régie visiblement par des règles canoniques, elle l'est invisiblement par l'unique précepte de la charité. De la situation canonique du Pape et des évêques je ne suis pas juge. Légalement, selon un "juridisme" dont ils affectent de se moquer mais dont ils profitent et dont ils abusent, juridisme que nous respectons cependant, ils sont nos Princes, nos Docteurs et nos Pasteurs. Ils le seront tant que nulle action canonique, constatant leur hérésie, schisme et scandale, ne les aura pas dégradés et déposés, ou corrigés et changés.*

« *Mais spirituellement, selon l'ordre de la Charité, de la "pastorale" dont ils font si grand cas, de la communion filiale et fraternelle, nous ne sommes plus à eux ni avec eux, parce qu'ils ne sont plus au Christ et qu'ils sont contre Lui. Nous sommes en rébellion permanente contre leurs pensées hérétiques, leurs volontés schismatiques, leurs décisions criminelles. Nous les avons avertis, en secret, en public ; nous avons demandé justice, nous avons frappé à leur porte, à leur cœur. Ils nous ont toujours et tous, rejetés. Selon l'enseignement même du Seigneur et pour rester fidèles à sa loi, nous devons désormais les*

considérer comme pécheurs publics endurcis. Et “qu’ils soient pour vous comme des païens et des publicains”, c’est-à-dire comme des “excommuniés”, note la Bible de Jérusalem !

«De telles ruptures de communion, nous en trouvons, plus ou moins prononcées, aux temps de crise dans l’Église et, quoique ce soit ordinairement à l’avantage de Rome, il est arrivé plusieurs fois que les insoumis aient eu raison contre l’Autorité incertaine ou infidèle. Par exemple, saint Augustin et les deux cent vingt-quatre évêques africains du concile de Carthage, en 418, contre le pape Zosime trompé plus que trompeur... Mais toujours ces divisions dans la charité ont été enfin terminées par une décision de justice prononcée par l’Autorité du Pape ou du Concile. Jamais par la haine et le mépris !» (CRC n° 94, juillet 1975, p. 1-2)

Si un évêque, successeur des Apôtres, disait cela publiquement, le Pape serait obligé d’en venir enfin aux vrais enjeux, qui sont *dogmatiques*.

En fait, notre Père voulait que Mgr Lefebvre prenne la tête de la Contre-Réforme, d’autant plus que ce procès canonique en hérésie, intenté au Pape, aurait assuré à Mgr Lefebvre l’immunité judiciaire, à l’heure où il va comparaître devant une commission de cardinaux. Cela aurait eu un effet suspensif, exactement comme pour Philippe le Bel contre Boniface VIII (*IL EST RESSUSCITÉ* n° 241, mars 2023, p. 20).

Mais Mgr Lefebvre se déroba. En mars 1975, devant les trois cardinaux qui l’interrogent, il désavoue notre Père et assure ne vouloir rien avoir à faire avec «*cet homme étrange*» (sic !). «*Je ne veux pas que dans mon Séminaire on dise quoi que ce fût d’irrévérencieux envers le Saint-Père.*» Le résultat de cet entretien est déplorable : Mgr Lefebvre n’a cessé de battre en retraite ; il s’insurge contre la communion dans la main, mais lorsqu’on lui parle de l’hypothèse d’un pape hérétique, il répond aussitôt : «*Pour ma part je ne faisais allusion qu’à certains évêques.*» Et il implore : «*Mais pourquoi ne voulez-vous pas nous laisser faire l’expérience de la tradition ? On fait aujourd’hui toutes les expériences possibles...*» Quelle abdication ! Mgr Lefebvre a renoncé à combattre pour la foi. Et pour quel gain ?

Le 19 mars, en réponse à l’appel de notre Père de «*frapper à la tête*», il lui écrit : «*Sachez que si un évêque rompt avec Rome, ce ne sera pas moi.*»

En fait, jamais Mgr Lefebvre n’accusera directement le Pape d’être hérétique et schismatique. Tout en critiquant les *Actes* du Concile et en accusant Paul VI d’être trop *libéral* et de laisser l’erreur se répandre, il protestera toujours de sa soumission au Pape. Mais alors il n’aura plus aucune raison légitime de résister aux injonctions de l’Autorité si celle-ci ne veut plus le voir «*faire l’expérience de la Tradition*».

Comment expliquer un tel aveuglement de la part de Mgr Lefebvre ? Notre Père y voit deux raisons.

Il y a d’abord sa formation au Séminaire français de Rome, où l’on vénérât le Pape à l’excès, ce qui ne l’a pas préparé à faire face à un Pape défaillant. Cela explique certainement que Mgr Lefebvre ait signé les *Actes* du Concile, y compris la déclaration sur la Liberté religieuse, pour laquelle Paul VI avait fait peser toute son autorité.

Mais il y a une autre raison, que notre Père a énoncée en 1987. Il commente alors le livre de Mgr Lefebvre, *Ils l’ont découronné*. Jusqu’à la page 222, sa position coïncide tout à fait avec celle de notre Père, mais à la page suivante, de nouveau, il se dérobe : «*Il tient le Pape pour excusé, il le dit toujours orthodoxe dans l’intime de son cœur, et seulement coupable de favoriser parfois et dans une certaine mesure l’hérésie. Pourquoi ce repli ? Par lâcheté ? Non, certes ! Alors pourquoi ? Parce que cette certitude affirmée de l’orthodoxie de Jean-Paul II comme de son prédécesseur et père, Paul VI, va autoriser en conscience Mgr Lefebvre à se dire investi d’une “juridiction exceptionnelle”, et ainsi à poursuivre son œuvre de salut de l’Église sans plus se soucier des interdictions et sanctions émanées officiellement du Pouvoir romain. Comme beaucoup de “résistants” des années 40-44 crurent les combats de la France libre autorisés de cœur par un vieux Maréchal empêché de s’exprimer et d’agir par l’Occupant.*» (CRC n° 235, 13-14)

La comparaison avec la Résistance est très parlante : Mgr Lefebvre s’est comporté dans l’Église comme un franc-tireur, comme s’il n’y avait plus de lois. Le chanoine Berthod, directeur du séminaire d’Écône, l’avait déjà dit à notre Père en février 1975 : ce n’est pas la peine d’essayer de faire quoi que ce soit à Rome, «*nous n’obtiendrons rien. Nous ne serons pas entendus. Il n’y a plus de juges à Rome.*» (*POUR L’ÉGLISE*, tome 3, p. 399) Peu à peu, Mgr Lefebvre et les siens ont perdu la foi dans l’Église et ils se sont crus autorisés à s’affranchir de toute discipline.

LA DÉRIVE HÉRÉTIQUE DES INTÉGRISTES.

Mais il y a un Droit dans l’Église, et il est précisément conçu pour empêcher la prolifération de chapelles schismatiques et préserver l’unité de l’Église. En particulier, grâce à ce qu’on appelle la discipline sacramentaire.

Les schismatiques invoquaient le droit canon pour s’attribuer un ministère autonome de la hiérarchie. Notre Père a étudié la question et sa conclusion est sans appel : il n’y a dans le code de droit canonique aucune échappatoire qui permette à un prêtre traditionaliste de continuer son ministère en passant outre aux sanctions dont il est l’objet, fut-ce pour le bien des âmes.

Le code de droit canonique établit une distinction importante entre le pouvoir d’ordre et le pouvoir de juridiction. Le pouvoir d’ordre est donné au prêtre par son ordination et ne peut plus lui être enlevé. Il s’agit

en premier lieu du sacrement de l'Eucharistie. C'est en vertu de ce pouvoir que la messe d'un excommunié est encore valide.

Cependant, il y a des sacrements qui, pour être administrés valablement, requièrent, outre la puissance d'ordre, la puissance de juridiction ; cela concerne en particulier le sacrement de pénitence et de mariage. Impossible à un prêtre de les distribuer valablement sans en avoir reçu la permission de son évêque. Ces deux sacrements, disait notre Père, *« ce sont les deux coups d'arrêt à la dissidence, les deux impuissances des prêtres censurés à constituer hors de la discipline ecclésiastique des communautés parfaites, se suffisant à elles-mêmes »* (CRC n° 131, p. 13-14).

Et pourtant, beaucoup de prêtres traditionalistes vont s'émanciper de ce Droit de l'Église, souvent encouragés par des fidèles laïcs qui se sont improvisés théologiens...

Mais pareille émancipation ne pouvait mener qu'à des catastrophes. Ce n'est pas pour rien que notre Père avait rappelé publiquement l'histoire d'Hippolyte de Rome... Ces prêtres intégristes qui réclament une juridiction universelle en vertu même de l'ordination sacerdotale et constituent de petites chapelles autonomes, n'est-ce pas l'hérésie presbytérienne ? Et ces intégristes qui assurent que l'intention du ministre est fondamentale pour conférer un sacrement valide, n'est-ce pas le retour de l'hérésie donatiste qui affirmait que l'indignité du ministre invalidait le sacrement et qu'il fallait même rebaptiser ? Du schisme à l'hérésie, il n'y a pas loin...

Mais la grande catastrophe survient en 1988, lorsque Mgr Lefebvre consacre quatre évêques, sans mandat pontifical et contre la volonté du Souverain Pontife. Quel terrible coup porté contre l'unité de l'Église ! Car c'est le privilège exclusif du Pape de nommer les évêques et surtout de leur conférer une mission apostolique. Mgr Lefebvre peut sacrer des évêques, le sacrement bien qu'illicite sera valide, en revanche, il ne pourra jamais leur attribuer une juridiction légale, c'est-à-dire leur donner un diocèse. Cela va donc constituer une hiérarchie parallèle, autonome et incontrôlable dont Mgr Lefebvre se fait le Pontife. D'ailleurs, après le sacre des évêques de 1988 et l'excommunication qui la suivit, la Fraternité Saint-Pie-X s'organisa aussitôt comme une véritable Église parallèle, avec ses propres tribunaux ecclésiastiques.

En 1991, Mgr Lefebvre rend son âme à Dieu, excommunié, sans avoir renié son schisme et sans s'être repenti non plus de son péché de mensonge public. Il avait en effet affirmé n'avoir pas signé les *Actes* conciliaires sur la Liberté religieuse et sur l'Église dans le monde, alors que la preuve a été faite qu'il les a effectivement signés.

Le grand vainqueur de ce conflit disciplinaire et de ce débat liturgique est indiscutablement le pape Jean-Paul II. Il va profiter largement du désarroi causé par le schisme pour organiser le ralliement des

traditionalistes à la religion conciliaire. Pour cela, il crée la Commission *Ecclesia Dei*, confiée au cardinal Augustin Mayer. Beaucoup de fidèles effrayés par le schisme et soucieux de continuer leurs œuvres, choisissent alors de se rallier. Mais à quel prix ! « L'abbé de Nantes prévoyait que ces ralliés connaîtraient un enlèvement lent, insidieux, silencieux dans la molle apostasie générale, et l'embrassement de toute hérésie dont ils n'avaient pas voulu en leur jeune temps : *“ Dans la meilleure des hypothèses où ces ralliés et leurs amis sauraient se garder également du schisme et de l'hérésie, adoptant une attitude de “contre-réforme” occulte, ou purement pastorale, mais point du tout publique et provocante comme la nôtre, ils sauveront peut-être leurs âmes, ils garderont la pureté originelle de leur foi catholique au nom de la liberté de conscience traditionnelle et de la liberté de religion reconnue par le Concile. Pourtant, dans cette obligation de réserve, non seulement ils ne pourront faire nombre avec nous pour réclamer la purification de l'Église du venin de l'hérésie qui la tue, mais encore leur hostilité forcée à notre égard continuera la nuisance que le lefebvrisme et les autres traditionalismes ont causée à notre combat, à notre complot à ciel ouvert contre l'hérésie conciliaire, cause première de la décadence de l'Église et de l'apostasie des masses. ”* La liberté encore laissée aux ralliés de penser et d'agir selon leurs convictions inchangées, l'abbé de Nantes la dénoncera comme une *“ liberté de Satan ”* puisque, en échange d'une telle immunité, ces ralliés *“ admettaient l'égale liberté des hérésiarques conciliaires et se devaient de les admettre dans leur communion ”*. Ce mal nouveau, ce libéralisme ravageur, cet *“ indifférentisme insupportable ”* marquaient l'entrée et même le triomphe, dans l'Église, de *“ toute l'hérésie de l'anglicanisme ”*. » (POUR L'ÉGLISE, tome 4, p. 345)

Cette faillite du traditionalisme qui s'est laissé entraîner dans le schisme doit nous servir de leçon : *« Nous ne sommes pas les sauveurs de l'Église, disait notre Père. Le salut de l'Église est aujourd'hui, comme hier et toujours, dans ses Pasteurs. La grâce subsiste en eux, indéfectible ; bien qu'inapparente, elle est prête à rejaillir au jour de Dieu pour le salut de tous. Dieu ne veut nous gouverner que par la Hiérarchie. Il ne tolère pas en cette matière sacrée d'usurpation frauduleuse. »*

DEUXIÈME PARTIE :

LE SALUT DE L'ÉGLISE PAR LA HIÉRARCHIE DIVINE

Cette expression *« hiérarchie divine, ou sacrée »* est tirée de l'étude de notre Père intitulée : *« Préparer Vatican III »*. Dans cette série de conférences, en 1972-1973, notre Père entreprenait la critique approfondie des *Actes* du concile Vatican II et émettait des propositions positives en vue d'un futur concile Vatican III.

Car, disait-il, il y aura nécessairement un nouveau Concile, c'est « *la logique millénaire de l'Église* ».

LA LEÇON DE L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE.

Si notre Père est aussi catégorique, c'est qu'il tire les leçons de l'histoire de l'Église. Celle-ci, bien plus que l'histoire des peuples et des nations, est maîtresse de vie, parce que le Saint-Esprit est à l'œuvre.

C'est en cette année 1975, si agitée, que notre Père a présenté dans ses cours de la Mutualité les grandes crises de l'histoire de l'Église, depuis l'arianisme jusqu'au modernisme. Or, ce qu'il observe, c'est que dans les temps de défaillance générale, le Saint-Esprit se suscite des hommes pour rappeler la vérité de la foi à leur génération. Mais ces grands saints, comme Athanase au temps de l'arianisme, ou Bernard au temps du rationalisme d'Abélard, ne suffisent pas à sauver l'Église du péril dans lequel l'hérésie la plonge. Il faut encore que le Pape, qui est le Vicaire du Christ, soit convaincu et entreprenne une contre-réforme. Et même, dans les crises les plus graves, le Pape seul ne suffit pas à ramener l'Église à l'unité et à la charité. Nous en avons un exemple frappant au seizième siècle dans l'échec de Paul IV qui prétendit continuer par ses propres forces l'œuvre du concile de Trente interrompu en 1552. Malgré son énergie, ce qu'il fit demeura trop marqué de son autorité personnelle pour entraîner vraiment toute l'Église. Son successeur, le pape Pie IV, moins fort, mais plus sage, convoqua de nouveau le Concile et le mena à son terme, en 1563, d'une manière que le Corps des Évêques, s'en étant senti l'auteur responsable avec lui, travailla à en faire appliquer les doctrines et les lois dans toute l'Église.

Mais, plus profondément, si l'avenir de l'Église repose essentiellement dans les évêques et dans le Pape qui est l'évêque des évêques, c'est parce que Notre Seigneur a fondé l'Église ainsi. C'est ce qu'on appelle la Constitution divine de l'Église. L'Église est monarchique, c'est Pierre ou son successeur qui en est le Chef souverain. L'Église est hiérarchique, c'est-à-dire pyramidale. Au sommet de la hiérarchie, il y a les évêques, successeurs des Apôtres, qui sont les chefs souverains des Églises locales. Leur mission est d'enseigner, de gouverner et de sanctifier leurs fidèles. Pour les aider, ils disposent de prêtres, un *presbyterium*. Et les prêtres à leur tour peuvent être aidés par les diacres. Enfin, viennent les ministères secondaires, variables selon les époques et les lieux, par exemple les fossoyeurs qui enterraient les martyrs dans les premiers siècles de l'Église, ou encore les catéchistes qui ont parfois un rôle très important, dans les missions par exemple. Mais c'est à l'évêque, par sa consécration épiscopale, qu'a été donnée la plénitude du sacrement de l'Ordre et tout membre du clergé n'exerce son ministère qu'en participant à ce pouvoir suréminent de son évêque.

C'est à cause de ce pouvoir que notre Père qualifiait la hiérarchie ecclésiastique de sacrée ou divine. Il expliquait qu'entre le Saint-Esprit et le peuple fidèle, le médiateur, le lien, c'est l'évêque.

Leur responsabilité dans la vie de l'Église est donc primordiale. Dans ses conférences sur « *l'Église malade du Concile* » (1982-1983), notre Père examine l'un après l'autre les responsables de la crise actuelle. Ce ne sont pas les savants modernistes qui sont les plus coupables, eux que personne ne lit. Ce ne sont pas non plus les prêtres ouvriers et tout le clergé progressiste, ils font horreur à la plupart des gens... Les grands responsables, ce sont tous les évêques qui, par libéralisme, par esprit de tolérance, par paresse, ont refusé de condamner les erreurs et finalement en sont arrivés à promouvoir les pires révolutionnaires à la faveur du concile Vatican II. Sans le rôle que les évêques leur ont permis de jouer, tous les Congar, de Lubac, Rahner et cie, n'auraient constitué qu'un parti très minoritaire... Dans l'Église tout se fait par la hiérarchie, le bien comme le mal, c'est le Bon Dieu qui l'a voulu ainsi.

Par conséquent, il faudra, en vertu de la logique millénaire de l'Église, un bon pape et un nouveau Concile. Celui-ci, comme tout véritable concile œcuménique, procédera par définitions infaillibles et par anathèmes. « *Nos Pères ont perdu Vatican II parce qu'ils dormaient pendant la bataille*, disait notre Père, *ils dormaient d'un lourd sommeil dogmatique et une volte-face du Pape les a surpris [...]. Cette fois-ci personne ne dormira.* » La vérité catholique sera affirmée infailliblement et l'erreur condamnée impitoyablement. Mais il faudra aussi que soit reconnu tout l'apport moderne positif en matière dogmatique, institutionnelle et sacramentaire. Expurgé de venin révolutionnaire, Vatican III serait donc le lieu d'un progrès inattendu et fécond pour l'Église, à la lumière de la médiation universelle du Cœur Immaculé de Marie, révélée à Fatima.

L'ÉGLISE, CORPS MYSTIQUE DU CHRIST.

Quant à la doctrine sur l'Église de ce concile réparateur, notre Père nous a expliqué qu'elle était déjà établie depuis longtemps. Elle se trouve dans le Projet de Constitution sur l'Église du Christ que le concile Vatican I n'a pas eu le temps de promulguer. Cette doctrine, que Pie XII exposa de nouveau en 1943 dans son encyclique *Mystici Corporis*, on la retrouve encore dans la Constitution *Lumen Gentium*, mais grevée de toutes les erreurs que notre Père a dénoncées. C'est la doctrine admirable de l'Église Corps Mystique du Christ.

Qu'est donc le mystère de l'Église catholique romaine ? Le grand mystère, c'est qu'il s'agit d'une société à la fois divine et humaine. C'est unique, il n'y a aucun autre équivalent sur terre. Il n'y a qu'à comparer avec les autres sociétés religieuses. Aujourd'hui encore la différence est flagrante !

Dire qu'elle est humaine, c'est dire que ce corps social est historique. L'Église a été fondée par Jésus-Christ, Fils de Dieu, Dieu lui-même, au cours de sa vie terrestre. Il l'a établie sur saint Pierre et sur les autres Apôtres, en une hiérarchie sacrée à qui il a donné ses Pouvoirs et par laquelle il continue de la gouverner. Comme dit saint Paul, « *le Christ est la Tête du corps qu'est l'Église* » (Col 1,18). L'union de l'Église humaine à son Chef divin « *suppose dans l'Église une volonté sainte, une énergie divine, un principe de fidélité qui la tient indéfectiblement unie à son Chef. Cette "Âme créée" de l'Église est la Personne du Saint-Esprit, qui lui a été envoyée au jour de la Pentecôte par le Père et le Fils [...]. Le Mystère de l'Église est dans cette compénétration d'un type particulier, incompréhensible à la raison et inaccessible à l'expérience, non seulement sensible mais spirituelle, de l'humain et du divin. Analogue à l'union hypostatique mais moindre, cette union laisse aux hommes leur personnalité créée et leur liberté infirme, tout en garantissant à leur société en tant que telle un ensemble de perfections proprement surnaturelles : indéfectibilité, infailibilité, sainteté...* » (PRÉPARER VATICAN III, p. 83-84) Même si ses membres restent de pauvres pécheurs, l'institution est divine.

Nous comprenons mieux la folie de Mgr Lefebvre, refusant de suivre les conseils de notre Père, tout en multipliant ses priures à travers le monde et s'établissant comme autorité suprême en leur distribuant pouvoirs et juridictions. Il affirmait continuer "l'Église de toujours" et refuser son appartenance à "l'Église réformée et libérale". Ce à quoi notre Père répliquait vigoureusement qu'il est « *contraire à la foi catholique, insultant à la Parole de Dieu, de déclarer "Il y a deux Églises". Où voyez-vous deux Églises ? L'Église de Rome, Église historique, hiérarchique, visible, répandue par toute la terre, et... ? et quoi ? et qui ? Ce qui se prétendrait ou qu'on montrerait comme l'Autre Église serait une nouvelle, particulière et donc fausse Église, comme saint Augustin le démontrait déjà aux donatistes.* »

En fait, expliquait notre Père, Mgr Lefebvre, refusant de frapper à la tête, est passé de l'hypocrisie et de la ruse, à l'extrême inverse, c'est-à-dire « *à une accusation d'hérésie, de schisme et d'infamie mais portée contre l'Église en Corps constitué ! C'est folie.* » (CRC n° 107, juillet 1976, p. 1-2) Et c'est un péché. Comme si tout entière la Sainte Église avait perdu l'Esprit-Saint, la vie des sacrements et la vérité de sa foi. Aussi, prévient notre Père, avant de suivre Mgr Lefebvre, chacun doit peser gravement ses décisions, car il y va du salut éternel (CRC n° 109, septembre 1976, p. 2).

Garder la foi en l'Église, faire aimer l'Église, voilà quelle fut la grande angoisse de notre Père, son souci de chaque jour, mais aussi sa grande joie : « *On ne*

se jette pas dans le schisme quand on ne s'est pas réveillé un seul matin de sa vie, depuis quarante ans, sans sourire de bonheur au visage radieux, virginal et maternel de l'Église, ni sans s'être endormi chaque soir comblé de son immense sagesse et de ses bienfaits salutaires. Il n'y a rien en moi, absolument rien que je ne tienne d'Elle ou qui ne s'accorde à ses pensées et ses volontés saintes. Alors, renier, frapper, abandonner ma Mère ? À Dieu ne plaise ! » (LETTRE À MES AMIS n° 240, janvier 1967)

Aussi, lorsque notre Père voit les intégristes multiplier leurs attaques contre les sacrements rénovés par Rome dans la continuité du Concile, il les dénonce ; car ils ne s'en prennent plus seulement à la Nouvelle Messe, mais ils attaquent la validité du sacrement de confirmation. Après une sévère réfutation des arguments et des pratiques illicites des schismatiques, notre Père saisit l'occasion pour rappeler cette maxime absolue : « *Là où est l'Église, là sont donnés les vrais sacrements.* » Mais son intention profonde, c'est de nous transmettre son amour des sacrements de l'Église.

TROISIÈME PARTIE : LES SACREMENTS DE L'ÉGLISE, SOURCE DE NOTRE CHARITÉ

Au début de cet article, nous avons cité cette phrase de notre Père en 1969 : « *On ne répond pas au schisme par le schisme. À la zizanie, à la partialité, à la haine qui dressent des barrières et des retranchements, l'amour seul doit répondre, celui qui se fonde sur la communauté infrangible de la vie sacramentelle.* » C'était dire que nous avons tous un besoin vital des sacrements de l'Église et que c'est cela qui est la source de notre unité et de notre charité.

Or, ce que notre Père reproche à un certain curé de Touzac, dans l'éditorial de la CRC de septembre 1976, c'est précisément de porter atteinte à la charité dans l'Église en s'en prenant aux sacrements rénovés imposés par l'Autorité romaine. Ce curé, jugeant que son évêque ne confèrait plus une confirmation valide, lui avait envoyé une lettre insolente et avait fait venir Mgr Lefebvre pour confirmer dans sa paroisse. En l'apprenant, notre Père avait dénoncé publiquement pareille désobéissance, et réclamé qu'un tel sujet soit sommé de se rétracter et, en cas d'obstination, qu'il soit excommunié par son évêque. Exerçant son droit de réponse, le curé intégriste écrivit à notre Père une lettre incendiaire ; il lui opposait, pour se justifier, les décrets infailibles du concile de Trente et le Droit canonique. Las ! Il n'aurait pas dû s'avancer sur ce terrain, car précisément toute la doctrine de l'Église lui donne tort.

En effet, pour prévenir toute dérive schismatique, toute administration double des sacrements, le concile de Trente a donné force de loi à la coutume inviolable

de l'Église Apostolique selon laquelle chaque évêque est le maître des sacrements de son diocèse. Tout autre qui s'introduit dans son diocèse pour y conférer les sacrements sans son autorisation est un intrus qui, du fait même, se trouve *suspens* de ses fonctions.

Voilà ce que notre Père rappelle. Mais ce qu'il ne dit pas, c'est que contrairement au curé intégriste, il a donné lui-même l'exemple de l'obéissance héroïque à l'Église : légalement, mais injustement privé par son évêque de confesser et de dire la messe publiquement, notre Père s'est soumis. Il faut lire le récit des démarches qu'il eut à reprendre sans cesse auprès de l'évêque de Grenoble où il était incardiné, pour obtenir le renouvellement de son *celebret*, souvent en vain. Cela serre le cœur de voir la peine que cela lui causait. Mais il ne s'est pas révolté pour autant. Et le jour où Mgr Matagrín apprit qu'il ne confessait jamais à Saint-Parres et que visitant sa famille sur la route de Grenoble, il avait dû refuser de les confesser, l'évêque en fut bouleversé. Mais l'obéissance à l'Église notre Mère, c'est sacré, peu importe le prix à payer. « *Ah ! que je n'en sois jamais séparé !* », s'exclamait notre Père (CRC n° 28, janvier 1970, p. 2).

Par ailleurs, le concile de Trente a infailliblement défini que l'Église est la souveraine maîtresse des sacrements. Son divin Époux Jésus-Christ lui a laissé une grande liberté quant aux formes et à la discipline et il exige que nous ayons confiance en elle. Mais alors, toute révolte en ce domaine où l'Église est infaillible est très grave... Et notre Père cherche à le faire comprendre à ce malheureux prêtre : « *Mépriser la Confirmation que les évêques administrent selon la forme prescrite par le Saint-Siège, seul et souverain législateur en la matière, c'est mépriser le Saint-Esprit lui-même, en Personne, qui y est donné [...]. C'est le péché contre l'Esprit-Saint et j'en tremble.* »

C'est dans ce contexte de crise au sein de l'Église de France et dans cet état d'esprit de soumission au Magistère infaillible que notre Père entreprend en 1976-1977 sa grande étude sur LA THÉOLOGIE ET LA PASTORALE DES SACREMENTS. Cette étude est exemplaire de la position *in medio ecclesiae*, au milieu de l'Église, que notre Père a tenue durant toute sa vie.

Dans cet immense domaine de la théologie sacramentaire, où l'intégrisme et le progressisme se livrent une guerre aussi impitoyable que vaine, notre Père se fait l'héritier de cette cohorte de savants qui depuis un siècle préparaient le nouveau liturgique et théologique des sacrements. Ce mouvement a abouti après le concile Vatican II à une rénovation des rites et des formules à laquelle notre Père adhère avec enthousiasme. Par exemple, le sacrement de l'Ordre rénové a fait disparaître les Ordres mineurs, devenus désuets (acolyte, lecteur, exorciste, portier), mais a permis à l'épiscopat de retrouver sa place naturelle, la première, comme nous avons dit. « *La vraie nature*

du Sacerdoce, explique-t-il, *n'est pas exclusivement ni premièrement de dire la messe, mais, pour celui qui en est revêtu et chargé, d'être père et pasteur d'un peuple, autre Christ et médiateur entre les hommes et Dieu* » (CRC n° 120, août 1977, p. 12). Il est vrai que le centre et le sommet de toute l'activité sacerdotale, c'est la célébration du Saint-Sacrifice de la Messe, mais entendu comme le sacrement de l'Alliance. Cette insistance sur l'Alliance est nouvelle. C'est dire que l'Eucharistie n'est pas un sacrement individuel, mais d'abord un sacrement ecclésiastique, pour la communauté. Et c'est au sein de la communauté, comme membre de l'assemblée des fidèles, que nous en recevons les fruits de grâce.

Et c'est ainsi qu'il faut comprendre tous les sacrements : le rapport de l'homme à l'Église est premier, c'est elle la mère de toutes grâces et c'est elle qui nous met en relation avec Dieu. Ainsi, même pour la confession, notre Père disait que ce qui est premier, ce n'est pas l'aveu exact des péchés, ce n'est même pas directement la qualité de la contrition du pénitent... Ce qui fait le sacrement de pénitence, c'est de vouloir être réconcilié avec l'Église et par-là réconcilié avec Dieu.

Dans ce renouveau, notre Père discernait beaucoup d'acquis définitifs qui ouvraient un avenir immense et glorieux pour l'Église.

Malheureusement, la pastorale des sacrements, défailante, hérésiante même, a empêché ce renouveau de donner le moindre fruit. Si l'Église épouse le monde, elle se désintéresse des sacrements qui justement établissent le chrétien à part du monde, dans la vie surnaturelle, dans l'union avec Dieu en Jésus-Christ.

Schismatiques progressistes et schismatiques intégristes se sont ainsi coupés de la vie de l'Église. Nous, à la suite et à l'exemple de notre Père, nous voulons demeurer *IN MEDIO ECCLESIAE*, en enfants fidèles de l'Église catholique. Pour cela, nous pratiquons assidûment la dévotion réparatrice des cinq premiers samedis demandée par l'Enfant-Jésus pour consoler le Cœur Immaculé de sa Mère : se confesser et communier en esprit de réparation pour les outrages commis contre le Cœur Immaculé de Marie, réciter le chapelet et méditer les mystères du Rosaire, voilà le moyen divin de restaurer une intense vie sacramentelle dans l'Église, ce que notre Père voyait comme la seule solution efficace de nos difficultés postconciliaires (CRC n° 120, août 1977, p. 3).

Alors, comment pourrions-nous nous éloigner de l'Unique Église ? Là encore, là seulement se trouve enfermé le salut du monde, ainsi que l'entendit du Ciel sœur Lucie en 1944, au moment de rédiger la troisième partie du secret de Fatima, « *Dans le temps, une seule foi, un seul baptême, une seule Église, sainte, catholique, apostolique. Dans l'éternité, le Ciel !* »

(père Louis-Gonzague de la Bamba).

“ SAINTE ÉGLISE NOTRE MÈRE ”

LE SALUT DE L'ÉGLISE PAR LA CONSÉCRATION DE LA RUSSIE AU CŒUR IMMACULÉ

DIEU créa le monde et en fixa l'ordre. C'est le démon qui a détruit cet ordre en soufflant à nos premiers parents l'idée d'une révolte contre leur Seigneur et Père. Et par cette révolte, le péché prit pied dans ce paradis qui ne l'était plus, et par lui le démon prenait possession d'un monde sur lequel il devait régner en prince.

I. LA RÉVOLUTION DE JÉSUS ET LA RÉVÉLATION DE MARIE

Mû par ce triple amour du Père outragé par le mal, de Lui-même rejetant cette inacceptable solidarité du péché, des pauvres, des innocents, broyés par les puissances de haine et de mort, Jésus est entré dans le monde et s'est livré à une œuvre sacrée de rédemption et de restauration d'une création à délivrer du joug de Satan. Jésus animé par cette volonté fondamentale d'être tout à la fois obéissance et oblation sacrificielle pour son Père, et amour et lutte libératrice pour ses frères, il en est résulté cette pure ligne droite de sa vie où la Libération passe par la Servitude volontaire, où le combat se fait Passion, où la révolution passe par la Croix, où la Victoire est emportée par le Sacrifice. « Telle fut la révolution de Jésus opérée en ce monde en l'an 30 de notre ère, révolution devenue permanente par la fondation d'une institution – l'Église – qui continue à porter l'humanité au-delà d'elle-même, mais dans sa ligne et en s'appuyant sur les lois immuables de la nature, révolution qui donne aux peuples qui s'y engagent de réaliser des choses qu'on n'avait jamais vues encore et qui peuvent aujourd'hui durer, beaucoup grandir, s'amplifier infiniment, jusqu'aux limites de la planète et jusqu'à la fin du monde. » (CRC n°73, octobre 1973, p. 5)

Cette révolution de Jésus se distingue de toute autre par trois caractères absolument singuliers.

Tout d'abord, elle est une œuvre de grâce sacramentelle découlant, jusque dans les moindres secteurs du temporel, de la sainteté, de la vertu et de l'ordre moral, de la discipline catholiques. Ensuite, elle est une œuvre d'autorité traditionnelle et hiérarchique, venant non pas de “la base”, du “peuple” prétendu, ni des “prophètes”, mais des chefs religieux et temporels, dans la fidélité à leur mission séculaire. Enfin, elle est une œuvre d'espérance théologique, historique et eschatologique, engagée dans le combat quotidien des forces chrétiennes contre les puissances de Satan, toujours militante ici-bas, inachevée, exposée aux pires revers, parfois en recul, et donc tendue vers

la consommation des siècles et le monde à venir où seulement elle connaîtra son achèvement éternel.

« En conséquence logique, indiscutable, il n'y a pas d'autre révolution plénière et miraculeuse ailleurs, et nulle subversion n'est légitime, nulle révolution n'est tolérable à l'encontre de la révolution de Jésus et de l'Église. S'il est vrai que, pour la première et la seule fois dans l'histoire des hommes, la révolution évangélique a fondé la révolution de l'Église et donné ainsi consistance à un ordre surhumain, miraculeux, matérialisé dans des institutions et des lois, dans une tradition, une hiérarchie, une civilisation, tout coup porté à cet ensemble social est un coup porté à l'humanité tout entière. Il n'y a point de révolution qui tienne contre la révolution de Jésus. »

Aussi, le concile Vatican II ne peut “tenir”, lui qui a entendu réformer l'Église de l'intérieur pour la désarmer dans le combat quotidien des forces chrétiennes face aux forces du Prince de ce monde faites de démocratie, de droit de l'homme, de fraternité universelle laïque, qui n'a rien fait d'autre que de neutraliser, d'abandonner cette prodigieuse révolution de Jésus, pour un malheur qui est en passe d'atteindre l'humanité tout entière ; mais le combat continue pour le salut de beaucoup d'âmes abandonnées qui se perdent en masse. Et l'abbé de Nantes, notre Père, s'en est pris à ceux-là mêmes qui ont allumé cet incendie qui ravage l'Église en s'octroyant l'outrecuidance d'en dessiner de nouveaux plans, pour les enjoindre à l'éteindre ; et à raviver, au contraire, la flamme de l'amour de l'Église auprès de ceux qui abandonnent le combat plutôt que de se porter à son secours, au profit d'illusoires chapelles... De son vivant, notre Père n'a été entendu ni par les uns ni par les autres. Mais dès 1972, donc quelques mois avant de porter à Rome son premier livre d'accusation à l'encontre de Paul VI, il expliquait à nos amis : « Le salut pour l'Église se trouvera dans la conjonction de l'autorité restaurée et de l'action d'une minorité fidèle. Nous ne pouvons, nous, par nous-mêmes, rien ! Le salut ne peut venir que de l'autorité. Qu'il y ait une restauration de l'autorité, soit de quelques évêques, soit du Pape, il FAUT la restauration de l'autorité, mais cette autorité ne pourrait rien faire si elle ne trouvait pas une minorité fidèle ayant gardé la tradition. »

La critique de cette réforme de l'Église a conduit notre Père à réaliser une œuvre doctrinale gigantesque, une véritable “cathédrale de lumière” qui constitue un résumé de toute, absolument toute la Tradition de l'Église et même de la plupart de ses traditions et qui

permettra demain lorsque l'heure de la Renaissance aura sonné à l'horloge de Rome de « rattraper le temps perdu » grâce aux progrès théologiques, métaphysiques, philosophiques, institutionnels, mystiques, apologétiques, esthétiques, liturgiques, politiques, historiques, exégétiques, monastiques, scientifiques... que cette œuvre de notre Père aura permis d'accomplir pour poursuivre, amplifier et réaliser la Révolution de Jésus.

Mais force est de constater qu'il n'existe encore aujourd'hui aucun signe de renaissance et se pose plus que jamais comme elle se posait à notre Père la question très angoissante, de la rupture pour ainsi dire universelle de la transmission de cette Tradition, avec tous les désordres effroyables auxquels nous sommes affrontés dans un monde plus que jamais livré à ses passions, à Satan. Alors « *quid agendum ?* » Que dois-je faire maintenant ?

Considérer que « Dieu veut que nous soyons jetés dans ces épouvantables moments, afin que ce soit la Sainte Vierge qui nous sauve et que, du coup, Elle soit projetée en avant de l'actualité et que l'humanité soit comme contrainte de Lui accorder tout son cœur en reconnaissance de ses miracles et prodigalités afin que ce soit Elle qui règne (...). Ces immenses cloaques, ces immenses souffrances, ces immenses désordres, guerres, famines, persécutions, c'est Jésus qui les permet pour Elle, afin qu'Elle puisse manifester la grandeur et la puissance de son amour maternel ; et qu'à la fin ce soit d'Elle que nous vienne le salut par la révélation, en son Cœur, du Cœur de Jésus et de Dieu. »

II. LA RÉVÉLATION DE MARIE

L'Église est fondée dans le Cœur de la Vierge Marie, transpercé d'un glaive de douleur. Détruisant les obstacles des sages et des prudents, l'Église en est venue à exalter, à nulle autre pareille, la sainteté et donc la beauté de la Sainte Vierge. L'Immaculée Conception et la virginité de Marie ne sont que ses premières perfections qui en préparent d'autres et bien plus grandes encore. Elle est toujours Vierge et c'est un dogme qui nous parle un langage humain, un langage d'homme, car nous admirons, nous sommes ravis de cette virginité qui est la splendeur d'une nature féminine toute créée des mains de Dieu, conservée par Dieu, loin de tout péché, de toute attaque du démon, virginité perpétuelle. Cette perfection ne pouvait déborder qu'en mission généreuse. « Une Vierge est toujours vierge pour se donner. » Elle se donne d'une manière si parfaite, elle se donne dans cette maternité d'obéissance à Dieu, maternité qui, par l'opération du Saint-Esprit, sera d'une fécondité infinie et, cependant, sans aucunement altérer ni sa sainteté, ni sa virginité, mais au contraire en les épanouissant. À cette perfection qui était sa surnature, qui la constituait divine, la divine Marie était ainsi constituée

dans une telle sainteté, en fonction de la gloire de Dieu. Cette gloire ne peut aller sans se voir conférer une mission correspondante. Cette perfection doit être féconde. La Sainte Vierge a reçu de sa sainteté, de sa virginité perpétuelle, de sa maternité, une médiation, une vertu de médiation qui la fait source de vie pour l'humanité tout entière.

Ainsi à travers les siècles, même les plus humbles des créatures fidèles s'adressaient à Marie avec une confiance éperdue pour leurs petits et grands soucis corporels ou spirituels, familiaux ou nationaux et la Vierge Marie se penchant sur chacun de ses enfants, pour répondre aux prières qui lui étaient adressées, se faisait salvatrice de peuples entiers, contre les Turcs ou les Barbares, et tout aussi bien Mère attentive au petit enfant malade à qui elle rendait la santé. Car notre Mère du Ciel n'est si grandiose, si grande, toute puissante et miséricordieuse que pour intervenir dans le tumulte du monde, lui faire mener sa guerre contre le diable, l'inimitié étant absolue entre Elle et le diable lui-même.

ORTHODROMIE MARIALE, C'EST-À-DIRE UN ITINÉRAIRE, UN CHEMIN BIEN BALISÉ, DONT L'ANNÉE...

...1830 est l'année inaugurale des grandes apparitions de la Sainte Vierge en nos temps qui sont ceux de l'Immaculée. Elle veut être un canal de grâces non seulement pour les pécheurs, mais également pour la France dont Charles X, le Roi Très-Chrétien, est sur le point d'être renversé. Elle montre à sœur Catherine Labouré qu'Elle est véritablement Médiatrice universelle de toutes grâces en libéralités inouïes pour tous les pauvres pécheurs qui voudront bien se consacrer à son Immaculée Conception dont elle confirmera le dogme proclamé par le bienheureux Pie IX en 1854, dans la grotte de Massabielle à Lourdes où elle apparaît à Bernadette, le 25 mars 1858, pour lui dire son NOM : « *JE SUIS L'IMMACULÉE CONCEPTION* ».

« *C'est l'Immaculée Conception de Pie IX et de la Grotte de Lourdes qui doit tuer la Révolution et sauver le monde* », prêchait le Père Marie-Antoine aux foules des pèlerins à Lourdes. Mais le pape Léon XIII qui accède au trône pontifical en 1878 "prêche" tout le contraire, donc à l'encontre du bienheureux Pie IX, en déployant tous ses efforts pour mener une folle politique d'entente systématique avec tous les gouvernements, quels qu'ils soient, même les plus ouvertement ennemis de l'Église, tout en prêchant aux catholiques, souffrant dans leur pays vexation et persécution, prudence et modération ! en osant les leur reprocher comme conséquences d'une coupable intransigeance,

En revanche, saint Pie X succédant à Léon XIII s'attaque avec vigueur aux loups ravisseurs qui menaçaient de l'intérieur l'Église, aux ennemis de la pureté de sa foi et de sa discipline, cherchant à définitivement la rallier au monde et à la Révolution de

Satan : ce sont les libéraux ambitieux, les démocrates chimériques et les modernistes apostats. Mais il ne peut prévenir l'effroyable déflagration de 1914 qu'il voyait venir, qui allait embraser l'Europe entière avec ses millions de victimes. Les monarchies chrétiennes sont menacées. Le pape Benoît XV qui succède à saint Pie X entend poursuivre la politique d'entente et de conciliation de Léon XIII. Et durant l'année terrible de 1917, en octobre, seconde déflagration : la Russie entre en possession d'un régime satanique sous l'effet d'une violente révolution communiste qui aussitôt renverse l'ordre traditionnel de la "Sainte Russie".

C'est donc en 1917 que, dans le conseil de sa Sainte Trinité, Dieu notre Père décide d'envoyer sa Très Sainte Mère dans le ciel de Fatima se porter au secours de l'Église pour que, conformément à ses promesses, les portes de l'enfer qui la menacent ne puissent définitivement prévaloir, et pour préparer le retour de son Fils, Notre-Seigneur Jésus-Christ. Fatima n'est pas simplement un Message. C'est une Apocalypse – c'est-à-dire une Révélation – un Évangile même : une Bonne Nouvelle. Jésus veut que sa Très Sainte Mère passe "première". Il veut tout lui donner, conduire tout à Elle pour tout recevoir d'Elle, pour tout lui donner, afin qu'Elle distribue Elle-même ses bienfaits, toutes ses grâces à tous. De Fatima, au Portugal, la Sainte Vierge assure une véritable régence, une médiation pour assurer le salut des âmes, celui des nations et, surtout, celui de l'Église.

LE SALUT DES ÂMES PAR LA DÉVOTION AU CŒUR IMMACULÉ DE MARIE, TIENT EN CINQ POINTS.

Fatima c'est d'abord la révélation de l'outrage, de l'offense que constitue le péché, nos péchés contre la sainteté de Dieu qui en ressent d'abord une immense tristesse qui impressionna tout particulièrement François : *« J'aime tellement Dieu ! Mais Lui il est si triste à cause de tant de péchés ! Nous, nous ne devons jamais en faire aucun. »* Quel peut être le plus grand péché des hommes ? Lors de sa première apparition au printemps 1916, l'Ange de la Paix va l'enseigner aux enfants en leur enjoignant de réciter avec lui cette prière : *« Mon Dieu, je crois, j'adore, j'espère et je vous aime. Je vous demande pardon pour ceux qui ne croient pas, qui n'adorent pas, qui n'espèrent pas, qui ne vous aiment pas. »* Prière très simple, très théologique, mais d'une dramatique actualité dans un monde où plus personne – ou presque – ne croit en Dieu ni ne l'adore, dans une Église où, du haut de la chaire de Saint-Pierre à Rome, Paul VI osa ouvertement proclamer : *« Nous plus que quiconque nous avons le culte de l'homme ! »*.

Et que faire avec ceux qui ne croient pas, qui n'adorent pas, qui n'espèrent, qui n'aiment pas le Bon Dieu ? Les condamner ? Les réprouver ? Ou, au contraire, entrer en dialogue comme le fit avec tant d'assiduité Jean-Paul II ? Il faut demander pardon à

Dieu en répétant inlassablement, front à terre, cette prière enseignée par l'Ange précurseur qui ajouta aussitôt : *« Priez ainsi. Les Cœurs de Jésus et Marie sont attentifs à la voix de vos supplications. »* Invitation constante à prier, à s'interposer, dans un même élan d'amour, entre Dieu et sa créature qui ne croit pas, qui n'adore pas et à faire des sacrifices... qui n'ont de valeur que par le Sacrifice de la Croix offert par Notre-Seigneur Jésus-Christ et réitéré à l'occasion de la célébration du Saint-Sacrifice de la messe.

C'est ce que l'archange saint Michel, renouvelant la scène de Melchisédech venu à la rencontre d'Abraham pour lui apporter un sacrifice de pain et de vin, a enseigné à Lucie, François et Jacinthe d'une façon tout à la fois simple et grandiose, kérygmaticque même et mystérieuse, lors de sa troisième apparition à l'automne 1916 au Cabeço. Tenant *« dans sa main gauche un calice sur lequel était suspendue une Hostie de laquelle tombaient quelques gouttes de Sang dans le calice »*, puis se prosternant jusqu'à terre, il récita trois fois cette prière véritablement sacerdotale :

« Très Sainte Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, je vous adore profondément, et je vous offre les très précieux Corps, Sang, Âme et Divinité de Jésus-Christ, présent dans tous les tabernacles de la terre, en réparation des outrages, sacrilèges et indifférences par lesquels il est lui-même offensé. Par les mérites infinis de son très Saint Cœur et du Cœur Immaculé de Marie, je vous demande la conversion des pauvres pécheurs. »

Notre très chéri Père du Ciel attend de simples âmes pieuses, généreuses et dévouées qu'elles lui fassent l'offrande des très précieux Corps, Sang, Âme et divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ bien présent, certes, dans tous les tabernacles de la terre, mais abandonné dans des églises sans prêtres pour y réitérer le Sacrifice de la Croix par la célébration quotidienne du Saint-Sacrifice de la messe, et donc sans fidèles pour y assister et joindre leurs prières à ce sacrifice qui est aussi le leur. C'est l'effacement des prêtres d'une Église *« à moitié en ruine »*, à laquelle cette prière sacerdotale enseignée par l'Ange donne pouvoir aux fidèles de suppléer et qu'annonce prophétiquement et symboliquement l'Ange précurseur en distribuant mystérieusement le Corps et le Sang de Jésus à Lucie, François et Jacinthe. Mais dès 1916 étions-nous ainsi assurés de ce que dans cette même Église *« à moitié en ruine »*, même prétendument "réformée" par un Concile sacrilège, Jésus demeure bien présent à sa tête, certes réduit au silence *« dans tous les tabernacles de la terre »*, mais, quel que soit le rite de la messe en usage, l'ancien ou moderne. L'Église de l'Espérance demeure !

En réparation de quels péchés ? Sœur Lucie répond avec une rare indignation : *« Ce sont les outrages, les sacrilèges, les indifférences, les ingratitude de ceux qui reçoivent indignement Notre-Seigneur Jésus-Christ,*

de ceux qui L'outragent, qui Le persécutent, qui ne Le connaissent pas, et de ceux qui, Le connaissant, L'abandonnent et ne L'aiment pas. C'est la froideur et la dureté de nouveaux Judas qui, après avoir mis la main au plat avec Lui, ne craignent pas de Le trahir et de Le livrer. Ils paieront de leur propre condamnation ! Voilà comment ils ont rendu inutiles pour eux-mêmes les fruits de la Rédemption que le Christ a opérée et offerte au Père. »

Mais la conversion est possible par les mérites infinis du Cœur Sacré de Jésus et du Cœur Immaculé de Marie qui viendra en personne, du Ciel, l'année suivante en 1917, pour en dévoiler, en révéler la toute-puissance sur le Cœur de Dieu qui a décidé d'en faire l'instrument décisif et ultime de sa miséricorde pour les pauvres pécheurs livrés sans défense à un monde qui les convoie en masse vers l'enfer.

Car l'enfer existe et nous pouvons tous y tomber. Dans les treize premières lignes destinées seulement à capter sa bienveillance et son attention, d'une lettre adressée le 25 janvier 2022, voici ce que j'ai écrit à Mgr Alexandre Joly : *« C'est avec une joie surnaturelle que les Petits Frères et les Petites Sœurs du Sacré-Cœur ont accueilli votre nomination par le Saint-Père au Siège de l'Église de Troyes qui demeurerait vacant depuis près d'un an. Nous savons que vous-même recevez cette mission avec beaucoup de joie malgré les graves soucis qui accompagnent nécessairement la charge d'enseigner, de sanctifier et de gouverner le petit troupeau commis à votre garde... pour le guider, le conduire, aidé de vos prêtres, vers "le ciel, unique but de tous nos travaux" comme le dit si bien la petite Thérèse, avec cette radicalité bien propre aux saints. Car le bref passage que représentent nos vies sur cette terre est tragique. À son issue, c'est ou le Ciel pour un bonheur qui ne finira pas, ou l'enfer et pour l'éternité. C'est une vérité de notre foi révélée par Notre-Seigneur et rappelée par Notre-Dame – l'aurions-nous oubliée ? – qui n'a pas hésité à montrer cet enfer effrayant à trois petits enfants, Lucie, François et Jacinthe, le 13 juillet 1917 à Fatima, tout en leur recommandant à chacun et avec angoisse la récitation quotidienne du chapelet et en dévoilant la dévotion à son Cœur Immaculé, refuge et chemin des âmes pour les conduire jusqu'à Dieu. »*

Mgr Joly n'a pas daigné répondre à ma lettre. Et il est fort à craindre que ces quelques lignes qui se voulaient être pourtant "aimables", aient suffi à nouer entre lui et nous un grave dissentiment, avant même d'ailleurs que ne soit évoquée, comme je l'ai fait dans ma lettre, la figure de notre Père, son œuvre, la question du Concile et le sévère Avertissement dont la Contre-Réforme catholique a fait les frais de la part des Évêques de France en juin 2020. Et ce dissentiment, après tout, n'est que la suite logique, un épisode supplémentaire parmi tant d'autres, de cet incroyable

"bras de fer" auquel se livre une hiérarchie, obstinément décidée à maintenir la Sainte Vierge dans un rôle "subordonné", quand le Bon Dieu, Lui, a décidé qu'elle tient désormais la première place dans l'Église d'abord pour le salut des âmes dont la question angoissante a totalement disparu des horizons pastoraux.

Lors de l'apparition du 13 juin 1917, à la Cova da Iria, Notre-Dame a révélé à Lucie, François et Jacinthe : *« Dieu veut établir dans le monde la dévotion à mon Cœur Immaculé ! »* Ce qu'Elle répétera un mois plus tard en accentuant la nécessité impérieuse d'une telle dévotion qui n'est pas "privée" c'est-à-dire laissée à l'initiative, à la convenance de chacun : *« Vous avez vu l'enfer où vont les âmes des pauvres pécheurs. Pour les sauver, Dieu veut établir dans le monde la dévotion à mon Cœur Immaculé ! »*

Quelle émouvante révélation du Cœur de Dieu, en ces temps si mauvais, de vouloir sauver de l'enfer les âmes des pauvres pécheurs. « Or, dans sa Sainteté de justice et de miséricorde, Il se doit d'appeler toute l'Église répandue dans le monde à contribuer à ce salut par le moyen qu'il a décrété Lui-même dans sa Volonté de bon plaisir, qui est l'épanouissement grandiose de la dévotion universelle au Cœur Immaculé de Celle qu'il a voulu faire Elle-même messagère de cette demande et mettre ainsi en avant de Lui comme sa propre Reine et Maîtresse ! » explique notre Père. « Voilà pourquoi toute l'Église devrait, depuis la révélation et la diffusion de ce secret, embrasser avec ferveur la dévotion au Cœur Immaculé de Marie. Or ce n'est pas le cas », constatait-il en 1992 et ce n'est toujours pas le cas aujourd'hui. « Notre-Seigneur Jésus-Christ pourra s'adresser tristement et durement à cette "génération rebelle et adultère", au jour du Jugement : *"J'ai voulu sauver les pauvres pécheurs de l'enfer éternel, j'ai voulu vous voir honorer ma Mère pour ainsi toucher mon Père et en obtenir toutes les miséricordes. Et vous, méchants, sans amour ni respect de votre Dieu, sans amour ni compassion pour votre prochain en péril de damnation, sans souci de votre propre salut et de votre bien immédiat ! vous ne l'avez pas voulu, vous n'en avez rien fait ! Eh bien, vous-mêmes, allez au feu éternel retrouver les âmes que vous n'avez pas voulu sauver, et au plus loin de ma Mère que vous avez refusé d'honorer, enfants dénaturés !"* » Terribles paroles de notre Père empruntées à Jésus pour une situation tout à fait comparable à celle de l'Église actuellement.

LE REMÈDE :

LA DÉVOTION AU CŒUR IMMACULÉ DE MARIE.

En effet, toujours le 13 juillet 1917, la Sainte Vierge poursuit ainsi son saint colloque avec Lucie assistée de ses deux petits cousins : *« Si l'on fait ce que je vais vous dire, beaucoup d'âmes se sauveront et l'on aura la paix. La guerre va finir. Mais si l'on ne*

cesse d'offenser Dieu, sous le règne de Pie XI, en commencera une autre pire. Quand vous verrez une nuit illuminée par une lumière inconnue, sachez que c'est le grand signe que Dieu vous donne qu'il va punir le monde de ses crimes, par le moyen de la guerre, de la famine et des persécutions contre l'Église. »

Mais redoutant d'avance l'endurcissement, l'obstination des hommes demeurant sourds à cet appel pressant à la conversion et à la pénitence, redoutant plus que tout l'inertie des pasteurs, voici que Notre-Dame semble ajouter ses demandes à Elle, des demandes bien simples, mais bien propres, si elles sont écoutées, à émouvoir le Cœur du Bon Dieu pourtant trop offensé, des demandes bien petites, mais suffisantes pour sceller les clauses d'une Alliance entre Dieu et sa pauvre et pécheresse créature, et capables de modifier radicalement l'ordre géopolitique d'un monde qui court pourtant droit à sa perte sans que plus rien ne puisse apparemment l'arrêter dans sa course folle : *« Pour empêcher cela, je viendrai demander la consécration de la Russie à mon Cœur Immaculé et la Communion réparatrice des premiers samedis du mois. Si l'on écoute mes demandes, la Russie se convertira et l'on aura la paix. Sinon elle répandra ses erreurs à travers le monde, provoquant des guerres et des persécutions contre l'Église. Les bons seront martyrisés, le Saint-Père aura beaucoup à souffrir, plusieurs nations seront anéanties. »*

« Je viendrai demander (...) la Communion réparatrice des premiers samedis du mois », ce que la Sainte Vierge fit à l'occasion d'une nouvelle apparition le 10 décembre 1925 à Pontevedra, mais accompagnée de l'Enfant-Jésus dont le Cœur est violemment blessé de toutes les injures faites au Cœur Immaculé de sa très Sainte Mère. C'est d'ailleurs Lui qui introduit le colloque avec sœur Lucie : *« Aie compassion du Cœur de ta très Sainte Mère, entouré des épines que les hommes ingrats lui enfoncent à tout moment sans qu'il n'y ait personne pour faire acte de réparation afin de les en retirer. »* Parole à rapprocher de celle prononcée le 19 août 1917 aux Valinhos par Notre-Dame confiant son angoisse de Mère : *« Priez beaucoup et faites des sacrifices pour les pécheurs, car beaucoup d'âmes vont en enfer parce qu'elles n'ont personne qui se sacrifie et prie pour elles. »*

« Nous sommes dans la nouvelle Alliance, commente notre Père, nous sommes dans le mystère de l'Évangile qui est un mystère de compassion, un mystère de miséricorde. » Ce Cœur Immaculé de Marie blessé par les outrages des hommes qui ne croient plus en ses privilèges, ce Cœur de l'Enfant-Jésus blessé de voir ainsi traitée sa Mère, sont prêts à pardonner au monde. « Cependant il y a quelque chose qui est nécessaire : c'est l'expiation, la réparation, la consolation de ces deux Cœurs outragés. Cela est demandé aux fidèles pour eux-mêmes et aussi pour les autres âmes qui ne seront sauvées que dans la mesure où ces fidèles voudront bien prier et se sacrifier pour les âmes

pécheresses, se substituer à elles, dans ce mouvement d'expiation, dans ce quelque chose qu'il faut faire pour témoigner de notre contrition, de notre regret, de notre désir de conversion. »

Voilà une dévotion qui semble d'avance répondre aux aspirations de l'âme du peuple russe demeuré « profondément chrétien », notre Père en était convaincu, âme « faite de radicalisme évangélique, d'un sens violent du péché et d'un élan égal vers la sainteté ; et son désir obsédant de purification et de transfiguration allant jusqu'à la hantise d'une rédemption universelle et même cosmique. Le nœud de ce mysticisme est assurément cette pitié viscérale que le Russe, si souvent tenté par le vertige de la cruauté inutile, éprouve pour la "souffrance innocente", pour le "juste persécuté". Qu'y a-t-il de plus évangélique qu'un tel sentiment, si profondément imprimé dans l'âme slave devenue chrétienne ? » demande notre Père (CRC n°184, décembre 1982, p. 17). « Ajoutez à cela, non point inspirés par l'immensité des plaines et leur monotonie, mais par la méditation évangélique, ces autres caractères fondamentaux du mysticisme russe populaire, le sens communautaire, le détachement des biens terrestres satisfait par les pèlerinages des pauvres gens, pérégrinations sans fin d'un monastère à un autre, et l'éblouissement des âmes dans l'exubérance de la liturgie byzantine et le flamboiement des iconostases, et vous connaîtrez, vous aimerez l'âme russe », comme l'aime la Sainte Vierge qui attend donc avec angoisse la conversion de ce noble peuple, c'est-à-dire son retour à l'Église Une, Sainte, Catholique, Apostolique et Romaine, car Elle sait qu'il embrassera alors avec empressement pour le consoler et sauver de l'enfer les âmes des pauvres pécheurs, la dévotion à son Cœur Immaculé. C'est ce qu'il nous faut comprendre, c'est ce que notre Père a voulu nous faire comprendre dès l'année 1982.

S'adressant à des catholiques russes par l'intermédiaire de mademoiselle Irène Posnoff, sœur Lucie leur écrivit avec autorité à l'automne 1951 : *« Notre Mère du Ciel aime le peuple russe et je l'aime moi aussi ; m'unissant aux secrets desseins de son Cœur Immaculé, je souhaite ardemment son retour sur la voie droite qui mène au Ciel. Je sais que le peuple russe est grand, généreux et cultivé, qu'il est capable de marcher sur les chemins de la justice, de la vérité, du bien. »*

« À peine ai-je vu la bienveillance de la Mère de Dieu à son égard que j'ai commencé à le regarder comme un frère et je ne souhaite rien tant que son salut. Je sais que la vraie foi, la foi chrétienne, est vivante en vous ; je sais que parmi vous il y a des âmes choisies qui servent Dieu et se sacrifient pour obtenir le salut de ceux qui se sont éloignés de lui. Personne ne peut ni ne doit remplir cette mission grandiose mieux que les membres mêmes de votre patrie. C'est une tâche qui n'est pas d'un seul jour, mais de plusieurs années de travail et de prières. Mais à la fin

le Cœur Immaculé triomphera et ce sera notre bonheur d'avoir un peu travaillé et souffert pour ce triomphe. Ne cessez pas de faire tout ce que vous pouvez faire pour le salut de votre peuple et de votre patrie.»

À peine Notre-Dame avait-elle annoncé le 13 juillet 1917 qu'elle viendrait demander la consécration de la Russie à son Cœur Immaculé, ce pays entra en possession d'un régime satanique. Sous l'effet d'une violente révolution communiste qui aussitôt renversa l'ordre traditionnel d'une nation, certes prisonnière de son infirmité grecque schismatique, mais qui n'en était pas moins – comme aujourd'hui d'ailleurs – profondément chrétienne, la Russie devenait le théâtre d'une œuvre de destruction contre le tsar, contre son armée, contre ses populations paysannes, contre l'Église orthodoxe, au prix de millions de morts. Et c'est au moment où elle s'appropriait à répandre ses erreurs dans le monde entier que le 13 juin 1929 Notre-Dame fit savoir à sa messagère, sœur Lucie, à Tuy : *« Le moment est venu où Dieu demande au Saint-Père de faire, en union avec tous les évêques du monde, la consécration de la Russie à mon Cœur Immaculé, promettant de la sauver par ce moyen. »*

Et parce que, durant quatre-vingt-treize années, les Papes ne daignèrent pas accéder docilement à cette demande, à cet ordre venu du Ciel, aussi simple qu'impérieux, la Russie ne se convertit pas et eut toute liberté pour répandre avec fureur ses erreurs dans le monde entier. Il est aisé de suivre, de comprendre, d'interpréter l'enchaînement des grands événements géopolitiques qui se déroulèrent tout au long du vingtième siècle comme la chronique de malheurs annoncés par la Sainte Vierge en personne à la Cova da Iria en 1917. Notre-Dame confirma le 3 janvier 1944 à sœur Lucie l'ordre exprès reçu quelque temps auparavant de Mgr da Silva, de mettre par écrit dans une enveloppe cachetée avec indication exprès *« qu'elle ne pourra être ouverte qu'en 1960, par le cardinal patriarche de Lisbonne ou par Mgr l'évêque de Leiria »* la troisième partie du grand Message du 13 juillet 1917, *« mais pas ce qu'il t'a été donné de comprendre de sa signification »*. Car cette partie du Secret est une vision.

LE TROISIÈME SECRET.

« Nous vîmes à gauche de Notre-Dame, un peu plus haut, un Ange avec une épée de feu à la main gauche ; elle scintillait, émettant des flammes qui paraissaient devoir incendier le monde ; mais elles s'éteignaient au contact de l'éclat que, de sa main droite, Notre-Dame faisait jaillir vers lui : l'Ange, désignant la terre de sa main droite dit d'une voix forte : “Pénitence, Pénitence, Pénitence”. » Appel auquel fit écho Lucie à l'issue de l'apparition du 13 octobre s'adressant à l'immense foule venue assister au grand miracle : *« Faites pénitence ! Faites pénitence ! Notre-Dame veut que vous fassiez pénitence. »* Et auquel aurait dû faire écho le clergé portugais pressé en

1960 par Notre-Dame d'en prendre connaissance. *« Au Portugal se conservera toujours le dogme de la foi. »*

En 1960, l'appel à la pénitence de Notre-Dame aurait-il été compris par le peuple portugais ? Et même par les évêques convoqués deux ans plus tard au concile Vatican II où une minorité progressiste agissante les pressa de prêcher à un monde plus que jamais sous l'empire de Satan, non pas “PÉNITENCE, PÉNITENCE, PÉNITENCE”, mais “JOIE ET ESPÉRANCE” (*GAUDIUM ET SPES*) et liberté religieuse au nom d'une prétendue dignité de l'homme, de tout homme considéré, au fond, comme “bon” ?

En 1957, les propos qu'elle tint au cours de son entretien avec le Père Fuentes le 26 décembre, montrent que sœur Lucie ne se faisait guère d'illusion : *« N'attendons pas que vienne de Rome un appel à la pénitence de la part du Saint-Père pour le monde entier ; n'attendons pas non plus qu'il vienne de nos évêques dans leur diocèse ni non plus des congrégations religieuses. Non, Notre-Seigneur a déjà utilisé bien souvent ces moyens et le monde n'en a pas fait cas. C'est pourquoi maintenant, il faut que chacun de nous commence lui-même sa propre réforme spirituelle. Chacun doit non seulement sauver son âme, mais aussi toutes les âmes que Dieu a placées sur son chemin. »*

Et pour cela deux moyens : *« La prière et le sacrifice. Et donc, il y a le saint Rosaire (...). La très Sainte Vierge, en ces derniers temps que nous vivons, a donné une efficacité nouvelle à la récitation du Rosaire. De telle façon qu'il n'y a aucun problème, si difficile soit-il, temporel ou surtout spirituel, se rapportant à la vie personnelle de chacun de nous, de nos familles, que ce soit des familles qui vivent dans le monde ou des communautés religieuses, ou bien à la vie des peuples et des nations, il n'y a aucun problème, dis-je, si difficile soit-il, que nous ne puissions résoudre par la prière du saint Rosaire. Avec le saint Rosaire, nous nous sauverons, nous nous sanctifierons, nous consolerons Notre-Seigneur et nous obtiendrons le salut de beaucoup d'âmes. Et donc, ayons la dévotion au Cœur Immaculé de Marie, notre très Sainte Mère en la considérant comme le siège de la clémence, de la bonté et du pardon, et comme la porte sûre pour entrer au Ciel. »*

Mais les papes Jean XXIII, Paul VI et Jean-Paul II s'obstinèrent à garder secrète la troisième partie du grand Message confié par Notre-Dame à Lucie, François et Jacinthe, le 13 juillet 1917, du moins jusqu'à l'année 2000 ; et refusèrent de consacrer la Russie à son Cœur Immaculé et de recommander la dévotion réparatrice des premiers samedis du mois. En mai 1967, Paul VI fit un voyage au sanctuaire de Fatima non pas pour prier et rappeler au monde « que les hommes doivent demander la paix à ce Cœur Immaculé de Marie parce que Dieu la lui a confiée », mais pour y substituer « votre grand

dessein, celui que vous révéliez à Manhattan, et qui est de demander la paix au cœur des hommes à qui vous la confiez... », écrivait notre Père au Souverain Pontife dans son premier livre d'accusation, en 1973.

Malgré l'attentat du 13 mai 1981 dont il fut victime place Saint-Pierre et qui le contraignit à prendre connaissance de la troisième partie du grand Secret, Jean-Paul II n'en fit pas cas. Il ne le divulguait pas. Pire ! Il fit semblant d'être un dévot de Notre-Dame de Fatima tout en se gardant bien d'accomplir ses demandes. En 1982, notre Père qualifia le pèlerinage du Saint-Père à Fatima d'« imposture suprême ». « Le pire est qu'il a voulu faire accroire aux bons qu'il faisait tout le nécessaire, tout l'humainement possible, tout ce qu'une prudence surnaturelle lui inspirait de faire. Tandis qu'il montrait aux méchants qu'il n'était pas dupe des légendes et affabulations et hystéries fatimistes. Et qu'il n'exigeait pas qu'on y croie, qu'il ne demandait aucun effort à personne. » Le 25 mars 1984 il prononçait un acte d'offrande du monde censée répondre à la demande de Notre-Dame exprimée à Tuy le 13 juin 1929. Tout le monde le crut, mais il n'en était rien, aucune des conditions (acte de consécration de la Russie en union avec les évêques du monde entier) n'étant remplie.

Dans son livre d'accusation qu'il tentera de déposer à son encontre en 1983, notre Père écrivit sans détour au Souverain Pontife : « La Très Sainte Vierge, notre Reine et Souveraine, à qui est confié le Jugement de Dieu sur nous, dans la carence opiniâtre des juges ecclésiastiques et du Juge romain, nous a révélé le 13 juillet 1917 tout ce qui était nécessaire aux âmes pour leur salut éternel, aux nations pour leur salut temporel, à l'Église pour sa victoire sur les enfers déchaînés. Pour tout cela, dont vous n'avez pas fait cas, vous n'avez ressenti que mépris, horreur et haine. Car ces trois vérités et justices vous accusent et vous terrassent. » Non, les horizons de Jean-Paul II ne se situaient pas en direction du ciel de la Cova da Iria, mais vers l'avènement d'un « monde nouveau ». Il mit toutes ses immenses capacités intellectuelles, ses charismes indéniables au service de l'utopie d'un monde de paix par la démocratie universelle dont l'Église se devait être l'animatrice spirituelle en ce bas monde. Curieusement il fixait avec obstination à l'année 2000 la réalisation de ce projet chimérique. La Sainte Vierge le prit au mot.

III. LE SALUT DES NATIONS PAR LA CONSÉCRATION DE LA RUSSIE AU CŒUR IMMACULÉ

À partir de novembre 1982, l'URSS connut une série noire d'événements qui lui imposa le report de l'invasion de l'Europe de l'Ouest. Puis à partir de l'année 1985, le pays sembla perdre ses ambitions,

ses velléités de conquêtes et de domination. Et surtout à partir de 1989, les pays d'Europe de l'Est, comme par enchantement, se libérèrent les uns après les autres du régime communiste qui les tenait en servage et du même coup de l'emprise de l'URSS. Et deux ans plus tard, contre toute attente, contre toute prévision politique, sans heurt, sans révolution, sans morts, mais aussi sans consécration au Cœur Immaculé de Marie ni conversion de quiconque, le régime communiste soviétique s'effondrait entraînant dans sa chute l'Empire soviétique et laissant derrière lui une Russie exsangue, circonscrite dans ses frontières du dix-huitième siècle et entamant à son tour un nouveau cycle qui aurait dû la conduire, inmanquablement, vers un effondrement général tant politique qu'économique avec à la clé de nouvelles sécessions.

Tandis que les pays d'Occident, emmenés par des États-Unis enivrés par cette « victoire » sans combat sur un bloc communiste qui semblait jusqu'alors invincible et mus invinciblement par leur messianisme démocratique satanique et ruisselant de dollars, animés plus que jamais d'une haine profonde de Jésus-Christ Notre-Seigneur et de sa Très Sainte Mère, échappaient « miraculeusement » à un châtement amplement mérité et que devait lui asséner cet empire russe que Dieu avait pourtant choisi comme « verge de sa colère »... comme l'avait annoncé Notre-Dame à Fatima.

Dès l'année 1982, notre Père avait par avance compris la signification surnaturelle d'une paix obtenue sans mérite, sans combat ni conversion : « L'apostasie immanente pénètre jusqu'au dernier carré des fidèles. Si la guerre tarde, c'est que notre châtement est celui des âmes, plus redoutable que celui des corps ; celui de l'aveuglement, de la corruption et de la damnation éternelle, bien pire que la guerre et l'occupation russe avec leur cortège de maux temporels. Et cela durera tant que le monde ne cessera d'offenser Dieu, tant que l'Église ne répondra aux demandes de Notre-Dame de Fatima que par des mépris et des faux semblants. » (CRC n°181, septembre 1982, p. 13)

En 1991, la Russie se libérait providentiellement de l'erreur du communisme, mais c'était aussitôt pour se jeter dans celle de la démocratie libérale et du capitalisme effréné. La prétendue « thérapie de choc » conduisit le pays à la ruine. Pourtant, la pauvreté salvatrice qu'il dut souffrir suscita une sage méfiance du peuple russe à l'égard des erreurs d'un Occident se complaisant, en pleine apostasie de sa foi chrétienne, tout à la fois en la « religion » de la démocratie libérale et des Droits de l'Homme et en un capitalisme sauvage pour mieux jouir et toujours plus des biens matériels de ce monde, et le prépara à se rendre digne de la divine surprise d'août 1999.

Dès sa nomination en tant que Premier ministre, Vladimir Poutine engagea une politique énergique pour « mater » un terrorisme islamiste qui minait la Répu-

blique de Tchétchénie et qui menaçait de contaminer tout le territoire russe. Et en mars 2000, les signalés services qu'il avait d'ores et déjà rendus à la nation l'imposaient aux yeux du peuple russe comme son chef légitime. Et depuis, sous l'autorité d'un chef prestigieux avec derrière lui un peuple bien uni, la Russie a réalisé à l'intérieur comme à l'extérieur de ses frontières une œuvre de restauration politique et morale prodigieuse lui assurant ordre et paix la mettant "à part" d'un Occident se complaisant, lui, dans cette effroyable religion aujourd'hui enseignée de la Chaire de Saint Pierre, la religion du culte de l'homme dont "démocratie", "droits de l'homme", "liberté" et "égalité" doivent faire converger les nations vers une fraternité universelle dont Jésus est ostensiblement, outrageusement exclu.

L'année 2000 a donc bien marqué l'avènement d'un monde nouveau : l'an 1 des premiers signes tangibles d'une contre-révolution dont le Bon Dieu et la Sainte-Vierge ont décidé d'en faire sonner l'heure à l'horloge du Kremlin. Et cette contre-révolution a, depuis, pris un tour dramatique avec l'offensive militaire de la Russie engagée non pas tant contre l'Ukraine, mais contre la Révolution de la place Maïdan de 2014, les États-Unis et leurs alliés, de leur côté, n'hésitant pas à placer leur guerre à eux, leur soutien à la résistance "héroïque" de l'Ukraine sous la bannière de la Liberté, de la Démocratie et des Droits de l'Homme... bref c'est la Révolution américaine, française et bolchevique qui triomphe à Kiev et que la Russie entend contrer avant qu'elle ne soit de retour à Moscou. C'est une situation très nouvelle... celle d'une Russie contre-révolutionnaire, dernier rempart contre un Occident apostat, dépravé.

Mais le Bon Dieu et la Sainte Vierge ont un grand dessein sur la Russie. Moscou libérée de Byzance « ville pouilleuse et musulmane », ruinée pour son humiliation, ce dessein serait celui de ressusciter, reconquérir, agrandir, au Sud, cette Chrétienté d'Orient à laquelle lui donnent accès les immensités de son territoire. Mais selon quelle politique ? Selon la politique de la Sainte Vierge passant par la conversion à son Cœur Immaculé de ces innombrables populations notamment musulmanes se trouvant aussi bien sur son propre territoire qu'aux portes de ses infinies frontières et avec lesquelles elle entretient d'ores et déjà avec aisance et de façon très naturelle des relations très apaisées. Et à l'Ouest ? Se réconcilier avec la Chrétienté d'Occident qui est tout autant à sauver, à restaurer. Et d'abord avec Rome...

Et pour ce faire, il faut que les derniers démons qui le possèdent encore soient extirpés de ce peuple de Russie. « Ceux du schisme et de l'hérésie ! » comme l'écrit notre Père. Mais pour ces démons-là, la Sainte Vierge s'est d'avance attribué à Elle-même, à son Cœur Immaculé, toute la gloire d'un pareil miracle dont elle

attend qu'il lui soit demandé par le Saint-Père de qui, seul, dépend aujourd'hui le salut de l'Église.

CONCLUSION :

LE SALUT DE L'ÉGLISE PAR L'OBÉISSANCE DU SAINT-PÈRE AU CŒUR IMMACULÉ DE MARIE

La même année 2000, Jean-Paul II s'est enfin décidé à publier la troisième partie du grand Secret que Notre-Dame confia le 13 juillet 1917 à Lucie, François et Jacinthe. Message sous forme de révélation symbolique par laquelle la Sainte Vierge fait apercevoir de façon saisissante, dramatique, après le triple appel de l'Ange à la pénitence, entouré d'une poignée d'évêques, de prêtres, religieux et fidèles, le Saint-Père, comme le personnage central, le personnage clé d'une tragédie, en s'avançant péniblement, mais inexorablement vers son martyre : « *Et nous vîmes dans une lumière immense qui est Dieu "quelque chose de semblable à l'image que renvoie un miroir quand une personne passe devant" : un évêque vêtu de blanc. "Nous eûmes le pressentiment que c'était le Saint-Père."* »

« *Plusieurs autres évêques, prêtres, religieux et religieuses gravissaient une montagne escarpée, au sommet de laquelle était une grande Croix de troncs bruts comme si elle était en chêne-liège avec l'écorce. Le Saint-Père, avant d'y arriver, traversa une grande ville à moitié en ruine et, à moitié tremblant, d'un pas vacillant, affligé de douleur et de peine, il pria pour les âmes des cadavres qu'il trouvait sur son chemin. Parvenu au sommet de la montagne, prosterné à genoux au pied de la grande croix, il fut tué par un groupe de soldats qui lui tirèrent plusieurs coups et des flèches. Et de la même manière moururent les uns après les autres les évêques, prêtres, religieux, religieuses, et divers laïcs, des messieurs et des dames de rangs et de conditions différentes.* »

« *Sous les deux bras de la Croix, il y avait deux Anges, chacun avec un vase de cristal à la main, dans lequel ils recueillaient le sang des martyrs, et avec lequel ils arrosaient les âmes qui s'approchaient de Dieu.* »

En 2000, Jean-Paul II osa s'identifier à l'« évêque vêtu de blanc ». Non, le 13 mai 1981 Jean-Paul II fut jugé digne par Notre-Seigneur non pas de la grâce du martyre et encore moins d'un miracle le faisant réchapper à une mort certaine, mais bien d'un sévère avertissement à correspondre aux demandes de Notre-Dame de Fatima comme son bienheureux prédécesseur en avait eu, lui, l'ardent désir à la suite d'un pèlerinage diocésain qu'il présida à Fatima en juillet 1977, à la suite également d'un entretien avec sœur Lucie dont son rang de cardinal lui permit de jouir. « *C'est une chose qui m'a troublé durant toute l'année. J'en ai perdu la paix et la tranquillité spirituelles. Depuis ce pèlerinage, je n'ai pas oublié Fatima. Ce que sœur Lucie m'a dit m'est devenu un poids sur le cœur. Je cherchais à me convaincre que ce n'était qu'une illusion. J'ai prié pour l'oublier (...). Cette*

pensée était trop importante, trop embarrassante, trop contraire à tout mon être. Ce n'était pas croyable, et pourtant la prévision de sœur Lucie s'est avérée. Je suis ici. Je suis Pape. Si je vis, je retournerai à Fatima pour consacrer le monde et particulièrement les peuples de la Russie à la Sainte Vierge, selon les indications que Celle-ci a données à sœur Lucie.»

Les plans des hommes même animés du souci de correspondre aux désirs du Ciel, c'est une chose, la volonté de Bon Plaisir du Bon Dieu peut en être une autre.

À l'issue d'un lumineux pontificat de trente-trois jours, sans lui donner le temps nécessaire pour accomplir sa promesse, le Bon Dieu agréait cette consécration de désir à laquelle succéda le sacrifice de son serviteur qu'Il lui plut de laisser mourir, martyr de ses frères pour avoir voulu libérer l'Église du chancre de l'argent et lui redonner, pour ses enfants, le visage doux, souriant et traditionnel d'une Mère. « Pour moi, j'interprète la mort de Jean-Paul I^{er} comme un holocauste accepté par Dieu pour le salut de son Église et la paix du monde. Comme l'autre mort mystérieuse, celle du patriarche de Leningrad, dans le bureau, dans les bras mêmes du Pape absous par lui, me paraît le signe prophétique de la conversion de la Russie par le retour des communistes à la foi véritable et la réunion des Orientaux schismatiques à l'Église romaine. Car Nikodim était communiste, agent du KGB, devenu par la grâce, fervent orthodoxe, pris par le jeu de ses fonctions internationales à désirer ardemment cette unité chrétienne que Dieu lui a donné de vivre dans sa mort venue mettre un sceau d'authenticité à ses dernières paroles, paroles d'amour pour l'Église. » (CRC n° 134, octobre 1978, p. 2)

Notre Père fut prophète.

C'est ce sacrifice d'holocauste du Saint-Père consenti en 1978 qui nous a valu d'échapper, mais pour un temps seulement, à ce déluge de feu et d'acier pourtant amplement mérité, dont nous étions prévenus par notre Père, qui nous était promis par cette Russie alors « verge de la colère de Dieu » et que détourna Notre-Dame de sa main droite.

C'est ce désir loyal du Saint-Père de la consacrer au Cœur Immaculé de Marie qui valut à la Russie de se libérer sans heurt, sans révolution du régime communiste qui la possédait depuis soixante-quatorze années et de jouir en 1999 de cette divine surprise en la personne de Vladimir Poutine.

Dieu protège la Russie. C'est incontestable sauf à préciser que, parce qu'Elle lui est confiée, c'est la Sainte Vierge en personne qui la protège et qui guide son chef dans des décisions très sages qui conduisent inexorablement le pays là où il ne veut pas aller et qui constitue pourtant son destin : son retour à l'unité de la Chrétienté, son retour à l'unité de l'Église. Ainsi en est-il de l'offensive militaire en Ukraine

ordonnée par Vladimir Poutine qui a conduit, à son tour, le pape François là où lui, non plus, ne voulait pas aller en implorant, le 25 mars 2022 tel « *le Saint-Père, dans une église, priant devant le Cœur Immaculé de Marie* » le secours de la Sainte Vierge pour résoudre une affaire géopolitique de première gravité qui menace la paix du monde.

Et mieux encore, en obéissant à Notre-Dame de Fatima, faisant voler en éclats toutes les prétendues objections de “prudence” théologique et politique, notamment celles soulevées par le théologien de triste mémoire, le Père Édouard Dhanis, en prononçant formellement un acte de consécration de la Russie au Cœur Immaculé de Marie en union avec les évêques du monde entier. Acte d'autant plus miraculeux que le Saint-Père, que ce soit avant de l'accomplir ou même après, ne semblait guère y attacher la moindre importance.

« Mais la consécration a été étendue au monde entier sans la seule mention de la Russie ? » nous objectera-t-on !

L'acte de consécration a été accompli... et a certainement bien consolé Notre-Seigneur qui confiait à sœur Lucie en 1931, lorsqu'elle se trouvait à Rianjo, en Espagne, près de Pontevedra où elle demandait à Dieu la conversion de la Russie, de l'Espagne et du Portugal : « *Tu me consoles beaucoup en me demandant la conversion de ces pauvres nations. Demande-la aussi à ma Mère en lui disant souvent : Doux Cœur de Marie, soyez le salut de la Russie, de l'Espagne et du Portugal, de l'Europe et du monde entier. Et d'autres fois : Par votre pure et Immaculée Conception, ô Marie, obtenez-moi la conversion de la Russie, de l'Espagne, du Portugal, de l'Europe et du monde entier.* » La Russie se convertira !

Mais l'acte de consécration a été accompli bien tard. « *Fais savoir à mes ministres*, avait ajouté Notre-Seigneur lors de la même communication à sœur Lucie en 1931 donc deux années seulement après avoir demandé la consécration de la Russie, *étant donné qu'ils suivent l'exemple du roi de France en retardant l'exécution de ma demande, qu'ils le suivront dans le malheur. Jamais il ne sera trop tard pour recourir à Jésus et à Marie.* » La Russie se convertira... mais à défaut d'avoir encouragé la dévotion au Cœur Immaculé, le Saint-Père suivra – peut-être – dans le malheur le roi de France, et il sera conduit à la prêcher dans les larmes et dans le sang, entraînant à sa suite dans son martyre « *les autres Évêques, Prêtres, religieux et religieuses, et divers laïcs, des messieurs et des dames de rangs et de conditions différentes* » pour le salut de l'Église, pour le triomphe du Cœur Immaculé de Marie qui de toute manière nous sont promis... mais à la condition d'embrasser sans retard, sa dévotion réparatrice, mais à la condition de beaucoup prier et se sacrifier pour le pauvre Saint-Père, notre doux Christ en terre. *(père Bruno de Jésus-Marie.*

In Memoriam.

TÉMOIN DE NOTRE FIDÉLITÉ À L'ÉGLISE

HENRI BACHELET

CHANOINE HONORAIRE DE CHŒUR
DE LA CATHÉDRALE NOTRE-DAME DE PARIS
(1922-2023)

LE 14 juin au matin, le chanoine Henri Bachelet s'endormait dans la paix du Seigneur, entre les bras de l'Immaculée, en sa 102^e année commençante à la maison Marie-Thérèse, maison de retraite des prêtres du diocèse de Paris. Il était né à Paris le 11 mai 1922, de parents profondément catholiques, dont il fut très fier.

Sa maman, Cécile, née Pestel, est la benjamine d'une famille très musicienne, après Marie, en religion sœur Cécile, pianiste et organiste de sa communauté des sœurs de Saint Charles de Nancy, et Mathilde qui, veuve de guerre (son mari est tombé au champ d'honneur le 12 janvier 1915 à Crouy, près de Soissons, après à peine un an et demi de mariage), donnait des cours de violon. Cécile, elle-même, joue du violon et du piano et l'apprendra à ses enfants.

Son mari, elle le devra aussi aux cours de violon de son père, Édouard Pestel, professeur de violon à la *Schola Cantorum* de Vincent Dindy. En effet, Eugène Bachelet, fils d'un ami d'Édouard, vint prendre des cours de violon chez les Pestel avant-guerre. Puis ce fut la guerre de 14, et ce jeune homme bientôt fait prisonnier passa toute la guerre en Allemagne. Il fut tout de même condamné à mort pour avoir passé à tabac un soldat allemand qui maltraitait un prisonnier français, ce qu'il n'avait pas supporté. La fin de la guerre le sauva, et de retour de captivité, Eugène Bachelet se fiança à Cécile. Leur mariage fut célébré le 28 juillet 1921 à Paris.

Eugène était fonctionnaire au gaz de Paris. Très dévoué à l'Église, il commencera la pratique du chant grégorien sous la direction de M. Le Guennant en 38 et 39, pour devenir chantre dans le cadre du

renouveau liturgique initié par saint Pie X. Puis il deviendra grand clerc de Notre-Dame de Paris au début des années 50, s'occupant d'organiser le service des enfants de chœur et aidant le chapitre des chanoines de toute manière.

Eugène est aussi membre de l'Action Française, camelot du Roi entre les deux guerres.

Les convictions de la famille sont donc fortes et réactionnaires. Henri gardera cette empreinte toute sa vie. Profondément catholique, d'Église, mais ni démocrate, ni républicain, encore moins gaulliste.

Henri fut l'aîné d'un frère et cinq sœurs, famille nombreuse très aimée. Enfance heureuse, éducation sévère mais non guindée, où l'on fait de la musique en famille. Papa à l'alto, maman au piano, les enfants au fur et à mesure se rajouteront à l'orchestre : piano, violon, violoncelle, clarinette, flûte traversière, etc. On chante à table, au salon pour les concerts familiaux, à l'église Saint-Georges à Paris pour la

messe de Minuit, et même tous les dimanches des vacances à Sammeron dans le village de la maison de campagne, à côté de la Ferté-sous-Jouarre, pour la plus grande joie des paroissiens et du curé. "Petites messes", grégorien, cantiques sous la direction du papa, accompagnés à l'harmonium par la maman, chantés par tous, et les années passant bientôt à quatre voix mixtes. Vêpres et Salut les jours de fête. Bonheur des vacances en familles, où tout est occasion d'histoires drôles, qui seront racontées aux jeunes générations, comme faisait déjà le grand-père Édouard Pestel pour les siennes, et dont on rira encore des dizaines d'années après. On n'est peut-être pas mystique ni d'une piété démonstrative, mais simplement catholique et français.



LA GUERRE.

Octobre 1939, la famille déménage à Orléans, en anticipation de la défaite à venir... drôle de guerre. Henri a 17 ans. Il commence un journal où l'on peut lire la progression du front dans les différents pays en guerre telle qu'il pouvait l'apprendre à la radio ou dans les journaux, et le reflet des commentaires de ses parents :

2 juin 1940 [en pleine débâcle française] : *« Papa est arrivé ce matin à Orléans par le chemin de fer [de Paris].*

« D'après papa on s'est laissé jouer en Belgique [...]. C'est malheureux mais on n'a pas d'énergie, le gouvernement se laisse toujours devancer par les autres. On est invariablement comme les carabiniers : on arrive trop tard. Et pourquoi ?

« D'abord parce qu'au gouvernement il n'y a personne qui prenne la direction des affaires seul. Il faut toujours conférer, cela perd du temps, on n'est pas d'accord. Il en résulte qu'on ne prend pas de décisions et qu'on arrive où l'on est.

« La faute à qui ? À celui qui gouverne. Qu'est-ce qui gouverne ? Tous les Français. Tout le monde commande, personne n'est responsable. C'est la pagaille. Il ne faut pas s'étonner après cela de subir des échecs partout et toujours.

« Si on avait voulu, en 1919, faire une paix autre que celle qui a été traitée, si Foch avait eu le courage de mettre les députés dans sa poche [contre la trahison de Clemenceau au traité de paix], on serait bien tranquille.

« Foch n'a pas voulu, et les Français sont trop bêtes pour le faire, surtout les catholiques. »

8 juin 1940, en plein exode. Une colonne française en retraite avait embarqué la maman et les sept enfants à la sortie d'Orléans, le papa était resté en arrière, perdu dans la foule des réfugiés. Arrivée devant le château de Rocreuse (Vienne), les soldats pensèrent qu'ils y seraient bien et les y laissèrent : *« Maman s'était arrangée chez le régisseur. Elle avait remarqué un portrait du duc de Guise. Elle l'a dit au régisseur et tout de suite le régisseur l'a emmenée au baron qui comme le régisseur était d'Action Française. C'est ainsi que le baron nous a donné des matelas et quelques casseroles »* et a hébergé dans une petite maison de son domaine, cette mère de famille seule avec ses sept enfants.

12 août 1941 : *« Le maréchal Pétain a prononcé aux Français une allocution radiodiffusée dans laquelle il a annoncé son programme : notamment qu'il supprime l'indemnité parlementaire, traque les F. M., les communistes, et les fonctionnaires non consciencieux. Il manifeste son désir de rentrer à Paris et de revoir les prisonniers. Son allocution*

est pour ainsi dire une admonestation infligée aux Français qui ne veulent pas suivre le gouvernement du maréchal. »

En avril 1943, les choses se compliquent pour Henri. Il est requis pour le STO, son ordre de mutation pour l'Allemagne est même tamponné. Mais grâce à l'habileté de son père qui se rend lui-même à la *kommandantur*, aux conseils de prêtres proches de la famille, à leurs relations au sein du ministère de l'Agriculture, Henri réussit le concours d'entrée d'un institut laitier à Sugères en Auvergne, et obtient ainsi un sursis juste à temps, négocié entre le ministère et l'occupant. Résistance passive...

2 mai 1944 : *« Voilà-t-il pas Monsieur de Gaulle prenant ses ministres parmi la plus jolie clique que recelait la France avant la guerre, Marty, Vincent Auriol, Granier, etc., formant le comité de libération. Le père Maritain (de l'Église catholique s'il vous plaît) estime que tous les Français veulent avoir la quatrième république (qui serait une troisième un peu remaniée).*

« L'intrusion des Russes dans les affaires du comité d'Alger est telle qu'on se demande si de Gaulle n'est pas le valet de Staline. »

11 août 1944 : *« Après avoir subi la guerre, puis l'occupation, nous allons avoir à subir la "libération". »*

Ainsi se termina la guerre pour la famille, non sans avoir subi un bombardement dans leur maison de vacances le dimanche après-midi 27 août 1944... bombes américaines...

AU SERVICE DE L'ÉGLISE.

Après avoir réussi un premier diplôme de contrôleur laitier et beurrier qu'il obtient en novembre 1944, il complète sa formation de janvier à octobre 1945 à l'École d'industrie laitière d'Aurillac. Puis c'est le travail, dans la Meuse, puis à Longwy, et enfin le retour à Paris en mars 1948 pour travailler toujours en laiterie puis dans la filière du lait d'hévéa (caoutchouc) à partir de septembre dans le 8^e arrondissement. Ce retour à la maison sera pour lui l'occasion de suivre les cours de l'Institut grégorien de Paris toujours sous la férule de M. Le Guennant où il est d'ailleurs bien noté.

Mais le Seigneur l'appelle. Nous ne savons rien ou presque de l'éveil de sa vocation de prêtre. Il fut très discret. La simplicité fut d'ailleurs l'apanage de cette vocation. En octobre 1950 il entre donc au séminaire d'Issy-les-Moulineaux à Paris pour la plus grande joie de ses parents, comme vocation tardive, en laissant son travail et une fiancée. Au séminaire, il aura la plupart des professeurs qu'avait eus l'abbé de Nantes quelque deux ans auparavant. Des années

plus tard, en lisant *Mémoires et Récits tome 2*, l'abbé Henri Bachelet retrouvera exactement décrite l'ambiance du séminaire telle qu'il l'avait encore connue : studieuse, religieuse, régulière. Il participe aux belles liturgies, car il a été nommé chef de chœur pour les séminaristes étant donné ses talents musicaux. Il est ordonné prêtre par le cardinal Feltin en la fête des saints Pierre et Paul le 29 juin 1955, avec vingt-cinq autres confrères pour le diocèse de Paris.

Son premier ministère se déroule au Collège Stanislas qui était entièrement tenu par des ecclésiastiques à l'époque. Il est préfet des cinquième puis des seconde en 1958. Cependant, le ministère paroissial l'attire, et il demande son changement en paroisse. Le premier janvier 1962, il est nommé vicaire à Saint-Antoine des Quinze-Vingts. Il y restera jusqu'au premier septembre 1978. Seize ans de ministère de vicaire dans cette paroisse qui a sur son territoire la morgue de Paris. Beaucoup de funérailles donc – il en aura célébré plus de deux mille – parfois dans des contextes épiques, comme cette fois où les pompes funèbres ayant disposé le cercueil et se retirant, ne laissèrent comme assistance que le défunt lui-même. L'office eut lieu, mais il n'y eut pas de sermon ce jour-là ! Heureux temps de Chrétienté où l'on passait forcément par l'église...

Il y a aussi les catéchismes. Toute sa vie l'abbé Bachelet aimera enseigner le catéchisme aux enfants. Il profitera d'un pèlerinage en Terre Sainte pour faire d'abondantes photographies afin de pouvoir illustrer les récits évangéliques de son catéchisme, sans compter les films fixes.

À cette époque il s'intéresse beaucoup à l'histoire du quartier des Quinze-Vingts, et organise différentes expositions pour la paroisse, sur l'histoire de la Bastille, sur saint Antoine l'Ermite, sur saint Vincent de Paul et Paris.

Mais ces années sont celles de la révolution conciliaire, révolutions dans la liturgie, dans la pastorale qui lui sont très sensibles. « *On ne peut plus rien faire qu'avec les gens du troisième âge* », confie-t-il alors à une paroissienne.

En 1973, un de ses confrères vicaire comme lui à Saint-Antoine, son ami, l'abbé Robert Mottier, lui parle de l'abbé de Nantes et de son livre d'accusation contre Paul VI. Sur son instigation, l'abbé Henri Bachelet signe la légion romaine, qui s'associe au dépôt à Rome par l'abbé de Nantes de ce livre d'accusation à l'encontre de Paul VI pour hérésie, schisme, scandale demandant au même pape Paul VI de juger en sa propre cause par l'exercice de son magistère solennel et infaillible. Premier contact indirect avec la Contre-Réforme catholique.

En 1978, l'abbé Bachelet est nommé vicaire

à Sainte-Hélène, puis en 1984, dernière affectation, vicaire à Saint-Laurent. Il y restera jusqu'en septembre 2004 où il entre à la maison Marie-Thérèse pour sa retraite. Il a alors quatre-vingt-deux ans.

Ainsi appelé à servir l'Église depuis 1955, il la servit dans un ministère sans ambition. Il fut vicaire, toute sa vie. Il fut exactement ce que notre père a appelé avec admiration "l'infanterie de l'Église", exerçant son ministère sans gloire, mais avec exactitude et dévouement. Un jour, alors qu'il était arrêté, à moto, à un feu rouge sur une grande artère parisienne, un jeune homme en moto lui aussi, voyant son col romain lui demanda : « *Vous êtes prêtre ? – Oui. – Pouvez-vous me confesser ?* » Et là, un peu en retrait sur le bord du trottoir, il réconcilia cet enfant prodigue... sans respect humain. Combien ainsi dans son ministère ?

Il a ainsi rempli son devoir en toutes choses, malgré un dissentiment avec certaines orientations. Son cœur était plutôt traditionnel, par héritage familial, amoureux de belle liturgie et de musique sacrée. Mais il s'est accommodé de toutes les réformes sans discuter, avec regret, mais sans aigreur. Plus tard, il fera remarquer les fruits désastreux de ce qu'on lui avait présenté comme une nouvelle pastorale plus efficace.

Il n'avait pas le talent d'une prédication spectaculaire, mais avec sa voix magnifique, il se rattrapait sur la chorale, qui est une autre sorte de prédication. « *La chorale, m'écrivait-il, aide les paroissiens à bien participer à la messe.* » Ainsi a-t-il toujours remonté et dirigé les chorales de ses paroisses successives, laissant partout des souvenirs inoubliables de belles liturgies. Tout en continuant à s'occuper de ses nombreux neveux et nièces... auxquels il apprit bien sûr à chanter !

Il était parfaitement du clergé, faisant corps avec l'institution ecclésiastique avec une sorte de noblesse et de dignité tout héritées de ses maîtres sulpiciens. Et pour tous, me semble-t-il, la charge de chanoine qu'il reçut au début de sa retraite, le 13 mai 2005, a semblé convenir parfaitement à ce modèle de prêtre qu'il incarna : sans prétention, homme de devoir et de fidélité, attaché à son ministère et respectueux de l'autorité, pour le meilleur et pour le pire. Il fallait le voir fidèle à la récitation de son bréviaire alors que la vue déjà lui faisait défaut. Il y tenait, c'était devenu son office de chanoine et c'était sa prière pour le diocèse de Paris.

LE SECRET DE MONSIEUR LE CHANOINE.

À partir de 1996, sa sœur Marie-Thérèse et son beau-frère Eugène Sady s'étant rapprochés de la maison Saint-Joseph, à Palis, il viendra volontiers



tous les ans à la procession du 15 août, « la procession du Vœu de Louis XIII ». Après la procession, notre Père, l'abbé de Nantes aimait à s'entretenir avec ce confrère parisien. Il est heureux que ce soit par la Sainte Vierge que cette relation se soit nouée. Cependant, malgré les instances de sa sœur Françoise – ou peut-être à cause – il restait plutôt sur la réserve. Étant pleinement de l'institution ecclésiastique, vicaire dans une grosse paroisse de Paris, notre situation ecclésiale n'était pas claire pour lui.

Sa retraite, en octobre 2004, correspondit au moment où notre père avait cessé de dire la messe, et qu'aucun confrère ne pouvait assurer ce service à la maison Saint-Joseph. Il a alors répondu avec un dévouement sans bornes à nos sollicitations pour venir nous donner les sacrements. Ce fut là une nouvelle tranche de son ministère, pendant seize années qui l'ont profondément marqué. Même si à son âge, ces pérégrinations étaient particulièrement fatigantes (elles l'ont mené à plusieurs pèlerinages à Lourdes, Fatima, et jusqu'au Canada), il ne refusait jamais. Cette charité première a été sa porte d'entrée dans l'intimité de notre communauté et non pas une séduction, un coup de foudre, ni même une conviction intellectuelle, comme ce le fut pour sa petite sœur Françoise.

Il a peu à peu découvert notre vie, nos combats, nos difficultés, nos convictions qui rejoignaient les siennes et sa tradition familiale d'Action Française et de catholicisme intégral. Chaque venue était pour lui l'occasion de connaître davantage l'abbé de Nantes, car dans les moments de liberté que lui laissait son ministère, il écoutait des conférences ou lisait la CRC. Ainsi, après avoir suivi en 2005 et 2006, les conférences d'une retraite sur saint Paul prêchée au début des années 1980 par l'abbé de Nantes, il me dit : « L'abbé de Nantes, c'est le plus grand théologien du vingtième siècle ! » Du même coup,

il regardait les critiques contre notre père comme jalousies d'hommes moins grands.

Ce qui l'a frappé, ce sont les fruits de cette œuvre à laquelle allait son dévouement. Les familles surtout le ravissaient. Il aimait voir tant d'enfants assister à nos cérémonies, prier... et courir ensuite. « Lorsque je vais à Saint-Parres, je me sens en famille », a-t-il avoué une fois à son auditoire.

Une amie phalangiste témoigne : « Je me rappelle dans les tout premiers temps où il vint à la maison Saint-Joseph que les frères m'avaient demandé d'aller le chercher à la maison Marie-Thérèse pour l'amener

à Saint-Parres. C'était quelques mois avant qu'il fit un premier camp d'août [2007].

« Il me semble qu'il n'avait pas encore bien compris ce qu'était la CRC et il était encore assez influencé par ce qu'il écoutait à Radio-Courtoisie.

« Mais quand je l'ai vu quelques mois plus tard à la fin du camp, je fus stupéfaite de son enthousiasme et de la compréhension qu'il avait des conférences, qu'il résuma comme si ça avait été la conviction de toute sa vie, en particulier celle expliquant la crise de l'Église par le concile Vatican II alors qu'il m'avait donné avec conviction une autre explication quelques mois auparavant dans la voiture.

« J'étais vraiment dans l'admiration de sa modestie et de la grâce de Dieu dans son âme sans compter, sûrement, le rôle de l'affection de ses neveux religieux et des frères ! »

Ce camp de la Phalange de 2007, le premier des quatorze qu'il fit comme aumônier, dont le sujet était « Vatican II : autodafé » a été un tournant décisif dans sa compréhension de la CRC. Il réclama les textes des conférences pour les lire à fond et pour comprendre vraiment en profondeur cette formidable réforme à laquelle il avait assisté de près dans son ministère paroissial. La réforme des catéchismes, le désastre de la liturgie moderne, auxquels il fut très sensible. Il disait à qui voulait l'entendre : « On a supprimé le latin pour amener les gens à l'église, pour avoir plus de monde, et résultat : on a vidé les églises. » Non, il n'appréciait pas ces « messes bavardages » comme il disait où le prêtre se croit obligé de parler constamment, alors que l'œuvre liturgique est une action de culte et de prières faite par l'Église, derrière laquelle l'homme disparaît pour ne laisser plus voir que le prêtre de l'Église. Lui, il savait si bien célébrer !

Lorsqu'il comprit le caractère néfaste de ce Concile, il admira immensément notre Père l'abbé de

Nantes d'avoir prévu cette dégringolade de l'Église qu'il n'avait que trop constatée. « *L'abbé de Nantes ? disait-il à notre frère François, je le vois comme un de ces justes de l'Ancien Testament. C'est un prophète, tout ce qu'il a annoncé s'est accompli.* »

La soumission au Pape lui fut aussi une grande question. Lui, le simple vicaire, toujours obéissant, comment a-t-il pu devenir un tel soutien de notre communauté considérée par beaucoup comme en rupture par rapport à l'Église ? La charité de son ministère, sa grande modestie ensuite, l'ont introduit dans la compréhension de cette situation ecclésiale pour le moins extraordinaire, et pourtant si juste. Hors de l'excès du schisme intégriste, le refus affiché par l'abbé de Nantes de la réforme conciliaire n'avait rien d'une rébellion, puisqu'il se plaçait dans l'élan d'une tradition à laquelle le cœur du chanoine Bachelet était attaché. Oui, ce n'était pas autre chose que la religion dans laquelle il avait grandi et fut ordonné. Ce n'était pas une question de rite ou de manière, mais c'était bien la Foi qui était la même, c'était la même doctrine, le même cœur, la même charité catholique, mis en cause par le Concile.

Il fut témoin de toute l'évolution de l'Église, parce qu'il y avait participé docilement. Et son constat à l'automne de sa vie fut sévère. Les fruits du Concile ? Il a beaucoup travaillé sur le Concile durant sa retraite, lisant, relisant le dernier livre de notre Père, *Autodafé*. C'est le dernier livre qu'il a lu, peut-être pour la quatrième fois, à l'approche de ses cent ans.

Il fut très inquiet lorsque la hiérarchie posa des questions sur notre soumission au magistère. Mais il fut indigné de la manière cavalière ou méprisante du silence qui fut opposé à la réponse de frère Bruno. « *Les évêques ont peur de vous !* » affirma-t-il à frère Bruno. Attentif à la solidité intellectuelle des arguments, il a reconnu une pleine légitimité à notre Père l'Abbé de Nantes dans sa doctrine et dans ses œuvres.

À plus de quatre-vingt-dix ans, l'homme n'a plus grand-chose à apprendre et devient difficile à émerveiller. Ce n'était pas son cas et ce ne fut pas la moindre de ses vertus : d'une incroyable jeunesse d'esprit, il était passionné par les études de notre père

et des frères ; les oratorios de frère Henry scellèrent son attachement à Notre-Dame de Fatima. D'un enjouement légendaire, il savait animer des séances avec ses prouesses au piano, ses chants et sketches inénarrables, aussi bien avec ses confrères de la maison Marie-Thérèse qu'avec les jeunes de nos camps. Il tenait aussi beaucoup à son privilège de Chanoine de la cathédrale de Paris, de tenir la Couronne d'Épines lors des vénération.

En février 2010, il est providentiellement à la maison Saint-Joseph au moment où notre Père est au plus mal. Il lui confère une ultime fois les derniers sacrements. La semaine suivante, il était encore là pour nous dire la messe et que notre père, au seuil de son agonie communie au Précieux Sang en viatique. Il assista à la prière des agonisants avec toute la communauté et donna la bénédiction apostolique *in articulo mortis*. Touchante attention de la Providence qui permit que l'Église maternelle fut au chevet de notre bien-aimé Père. Le lendemain, dès son réveil, le chanoine Bachelet tint à se recueillir devant son confrère tout juste décédé au petit matin. Il était très impressionné et ému. Il célébra en fin de matinée la première messe devant son corps exposé dans notre chapelle, et avant de retourner à la sacristie, il s'inclina devant celui qu'il considérait comme un serviteur incomparable de l'Église.

La toute fin de sa vie lui fut éprouvante, ne voyant plus beaucoup, n'entendant plus guère non plus. Pourtant, il disait toujours « *Merci* » pour tout à tout le monde. Et il priait souvent. Le 1^{er} juin dernier, lorsque je l'ai conduit chez l'audioprothésiste, au bout d'un petit moment, ne sachant plus où il se

trouvait, dans l'atmosphère fraîche et silencieuse, il me demanda si nous étions dans la chapelle. Il ne comprit pas ma réponse, et a alors fait un grand signe de croix dont il avait le secret et commença le chapelet. C'était cela qu'il lui restait, et c'était le principal au fond. Nul doute que c'est la Sainte Vierge qui est venue le chercher, sans déranger personne, entre deux rondes des infirmières qui le veillaient, le 14 juin dernier au matin. « *Viens bon et fidèle serviteur, tu as été fidèle dans les petites choses, entre dans la joie de ton Seigneur.* »

(frère Sébastien
du Cœur de Marie Immaculée.





LA CROISADE DES ENFANTS

TOUT au long du mois de juillet, en Ardèche, dans le Perche, en Poitou, les enfants de la CRC ont sillonné routes et chemins, en vélo ou à pied, pour reconquérir la France à Marie par leurs prières, leurs chants et leurs petits sacrifices, et préparer le Grand Retour de Notre-Dame au Royaume des Lys... et dans le cœur du Saint-Père.

Cette année, ils étaient quatre cent cinquante à profiter du dévouement de nos communautés de Fons, Frébourg et Magé, heureusement renforcées par des éléments de la maison-mère.

Quel contraste entre les mines réjouies de ces jeunes et les visages fermés de ceux qu'ils croisent dans les rues aux hasards de leurs pèlerinages ! Entre un monde apostat et vicieux qui retourne à la barbarie et un camp CRC, îlot de Chrétienté et de civilisation, c'est le jour et la nuit. On mesure là l'ampleur du travail réalisé dans nos camps, depuis trois générations, pour former les âmes des jeunes et leur faire nouer de bonnes et solides amitiés. Au fil des visites et des instructions, de la chapelle au terrain de jeux, en passant par les ateliers, c'est incroyable tout ce qu'ils peuvent recevoir en quelques jours, avant de repartir dans le monde, bien armés pour résister à ses séductions.

Il est un autre contraste, plus douloureux : entre ce petit paradis des camps CRC et l'Église dévastée qu'ils traversent. La pénurie de prêtres, chaque année plus désolante, et le sectarisme conciliaire de certains donnent un grand prix à la grâce de la messe quotidienne. Heureusement, la Providence a dépêché dans nos camps, parfois contre toute attente, des aumôniers secourables pour confesser et célébrer le Saint-Sacrifice.

N'allez pas croire que cette opposition nous pousse à nous replier sur nous-mêmes. Au contraire, un souffle de Croisade a animé nos enfants. Plus précisément, de Croisade eucharistique et mariale, telle que la prêchait le bienheureux Édouard Poppe il y a cent ans. Les instructions de frère Bruno, diffusées sur tous les lieux de camps, firent retentir de nouveau ses appels. Ils rejoignent ceux de Notre-Dame de Fatima, fidèlement transmis par sœur Lucie : « *Dieu veut établir dans le monde la dévotion à mon Cœur Immaculé.* » Cette

volonté du Ciel fut attestée par les vertus héroïques de la voyante – reconnues par le Pape le 22 juin dernier – et par ses nombreux et éclatants miracles, dont les récits par frère François captivèrent nos jeunes.

À l'école de ces saints et de nombreux autres rencontrés le long des chemins de France, nos pèlerinages ont pris des allures de Reconquête, les cyclistes montant vers les sanctuaires comme des Croisés à l'assaut des forteresses. C'est que l'hostilité de la secte réformiste nous interdisait bien des portes ! Les jeunes se rendirent compte que leurs pèlerinages les mettaient en première ligne du combat CRC. Finalement, ils reçurent souvent un accueil inespéré et purent chaque fois reconforter par leur ferveur communicative les prêtres et les fidèles rencontrés. Quoi de plus beau qu'une messe animée par un camp CRC ?

Tant de sanctuaires visités forment une litanie dont les invocations, lancées par les chefs entre deux coups de sifflet au moment de lancer leur groupe sur la route, sont autant de cris de guerre : *Notre-Dame des Neiges, Notre-Dame de Pitié, de Montligeon, de Chartres, Notre-Dame la Grande, Notre-Dame de France !* Toutes les peines de la route et les petites contrariétés lui sont offertes, en esprit de réparation, pour hâter son triomphe ! Les enfants l'ont chanté à tue-tête sans désespérer : « *Bien qu'il soit dérisoire, chacun de nos petits efforts est compté, rien n'est petit pour la "Grande Victoire" où nous conduit le Cœur Immaculé !* » Imaginez ces paroles sur l'air martial du chant russe du 10^e bataillon parachutiste et vous aurez une idée de l'enthousiasme dans lequel se poursuit notre "Opération mariale spéciale".

En fait, nos campeurs chantent tout le temps et dans tous les registres : dévotion, chants de tradition, chants militaires ou d'Yvon Leca ; en priant, en patientant, en marchant, en pédalant... Et surtout, ils chantent l'oratorio de frère Henry sur *L'UNIQUE CŒUR DE SAINT FRANÇOIS DE SALES ET DE SAINTE JEANNE DE CHANTAL*. Frère Bruno s'est même rendu à Magé le 30 juillet pour assister à son exécution, dans une splendide collégiale du quinzième siècle. Nous avons hâte d'en voir la représentation finale, lors du camp de la Phalange, le 26 août prochain. Cette admirable leçon de pureté positive, de tendresse et dévotion, donne à nos vaillants Croisés l'onction de la charité du Cœur de Jésus et Marie !

frère Guy de la Miséricorde.